

Il y a plus de vingt ans, j'exposais une série de grandes images de femmes et d'hommes nus, debout et de profil, en taille réelle. Ces photographies en noir & blanc étaient accompagnées de photographies d'objets que les personnes avaient prélevés dans leur univers personnel.

Chaque ensemble était réuni sous le titre commun *Nu avec objets choisis*; l'exposition se tenait à la Maison des Comoni, à Revest-les-Eaux.

J'ai rencontré Monique et Jean Klépal le soir du vernissage. L'humour de Jean et son regard vif m'ont conquis et j'ai accepté son invitation à exposer dans une salle minuscule – la mairie de Castellet.

Ont suivi la publication de photographies nocturnes dans sa revue et la découverte du Luberon où ils vivaient alors: les balades dans les collines avec Monique, les rencontres avec des artistes et des amateurs. J'ai progressivement découvert leur rapport à l'art – éloigné de l'idée que je me faisais des collectionneurs et des galeries – fait de simplicité, de curiosité et d'amitié. Plusieurs de mes photographies se trouvent aujourd'hui dans leur collection.

Par delà l'amitié, ce livre s'inscrit pleinement dans mon travail artistique: l'intérêt que je porte aux choses de notre quotidien et à leur capacité à signifier une relation au monde. J'invite le lecteur à mettre ses pas dans les miens pour une visite de cet appartement qui prête à l'art – aux œuvres d'art – un rôle fondamental dans la construction d'une existence heureuse.



Noir et Blanc (détail)
Alain Diot, encre sur papier, 148 x 116 cm, 1994

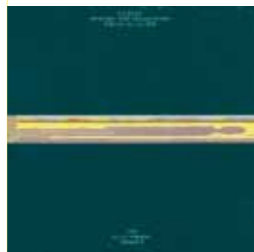
L'appartement

l'art, les artistes, les amis

Photographies et texte
Suzanne Hetzel

Graphisme
Vincent Perrottet

Éditeur
Arnaud Bizalion



The Raven et The Fall of the House of Usher
Alan Parsons Project
(Alan Parsons et Eric Woolfson) dans l'album *Tales of Mystery and Imagination - Edgar Allan Poe*, 1976

La rue

Mes séjours dans l'appartement commencent au café. Je m'assois à une table près de la porte d'entrée du *Black Bird Coffee*. Je le choisis pour son excellent café, mais aussi pour son nom. Rien qu'en le prononçant, un corbeau vient à ma table et j'entends *The Raven* par Alan Parsons Project, que j'ai tant écouté dans ma jeunesse.

J'accompagne mon cappuccino d'une tranche de cake à la carotte nappée d'une couche de sucre. C'est ici, en observant les allées et venues du serveur, que je cherche un ordre aux notes prises lors du séjour précédent. Les pages de mon carnet ressemblent à un écheveau emmêlé. Penser alors au futur lecteur-visiteur et au plaisir que j'aimerais qu'il éprouve en découvrant les œuvres d'art et les objets disposés dans l'appartement – et que j'éprouve moi-même à chacun de mes séjours – m'aide à trouver un fil dans les mots.

Je prépare cette visite – la nôtre – et trace le cheminement d'une pièce à une autre, avec parfois un retour en arrière. Je prends en compte les sons du cours Julien, l'escalier, les toilettes ou encore la vue sur la mer comme autant de pièces additionnelles, et j'aimerais que nous les visitions avec la même attention que le salon ou la cuisine.

Ce plan n'est pas celui d'une réalité architecturale mais plutôt d'une architecture intérieure, invisible, que le visiteur sent se construire au fil du parcours de l'appartement. Il s'agit d'une architecture qui nous habite et qui compte sur nos émotions et la mémoire de chacun pour se bâtir. C'est grâce à elle que nous nous sentons présents à nous-même face aux œuvres d'art, et que parfois une œuvre bouleverse quelque chose en nous.

Mon disque intérieur d'Alan Parsons Project tourne encore et j'entends les coups de tonnerre du *Fall of the House of Usher*. Pas question de céder à la mélancolie et à l'idée d'une inévitable chute de la demeure. Je souhaite néanmoins retenir de ce récit d'Edgar Allan Poe l'approche d'un lieu par les sentiments.

Quelques semaines plus tard – nous sommes le lundi 28 septembre 2020 – le mistral soulève autant de morceaux de carton et de plastique que de feuilles mortes, le tout dans un air glacial. Le cours est désert. Depuis minuit, la fermeture des bars est imposée.

Au milieu du XIX^e siècle, les maraîchers et marchands en gros de fruits et légumes sont regroupés sur le cours Julien. On y trouvait aussi bien les productions locales que des produits d'Afrique arrivés par bateau au Vieux-Port: bananes, oranges, ananas, tomates, artichauts, épices... C'est peut-être une de ces sociétés d'import qui occupait l'appartement jusqu'en 1972, date à laquelle la municipalité a délogé les grossistes du centre-ville pour les installer aux Arnavaux.

Le départ du marché a été suivi par un réaménagement complet du cours avec une fontaine centrale et beaucoup d'espace en terrasse pour les restaurants et cafés qui se sont installés dans les anciens dépôts et chambres froides.

La place est devenue le lieu des musiciens, de tous ceux qui aiment se retrouver dehors, des flâneurs de boutiques et de ceux qui n'ont pas un *où-aller*. Il faudra attendre 2001 pour que la municipalité renoue avec l'ancienne activité en autorisant l'installation d'un marché paysan hebdomadaire.

Chaque fois, je reste surprise par la vitalité de cette place, comme si on y avait versé un élixir de *plaisir-d'être-ensemble*. Comme si se retrouver, débattre et conclure des marchés qui sont affaire des humains s'y passait particulièrement bien. Le soir tout arrive à son paroxysme: musique, cris et brouhaha de voix sonnent jusqu'à tard dans la nuit.

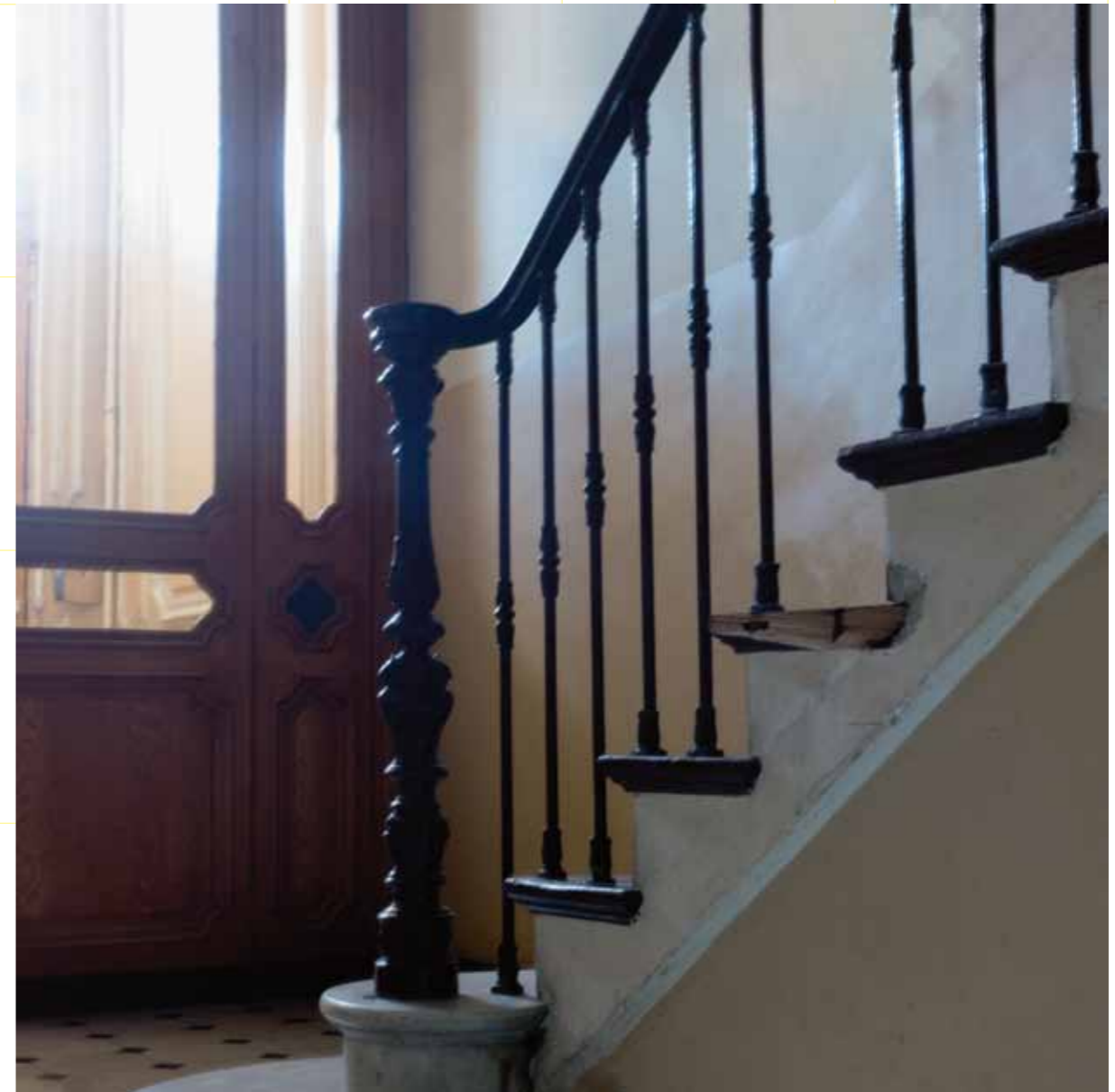
Cette fois-ci pas de café au *Black Bird Coffee*, je vais directement à l'appartement.

Black Bird Coffee, 92 cours Julien
ouverture en décembre 2018
par Eugénie Evenor & Roland Ngu Nguyen Cong
horaires : lundi – samedi 8h – 19h
dimanche 10h30 – 19h

L'aménagement de la partie haute du cours Julien
conçu par la paysagiste marseillaise
Isabelle Linski est inauguré en 1980.
Suit la construction d'un parking souterrain
et d'une station de métro.



Grand marché sur le cours Julien
de 1860 à 1973, carte postale anonyme
début du XX^e siècle
source : Wikipédia



L'escalier

L'escalier est l'élément architectural que je préfère; je ne saurais dire pourquoi. J'aime regarder les escaliers, les monter et les descendre, les dépoussiérer, les photographier. J'aime passer devant les portes closes, entendre les voix, sentir les odeurs. Avec l'arrivée des téléphones portables je n'entends plus sonner dans le vide. Ça me plairait que les escaliers soient chauffés l'hiver pour y lire ou discuter avec une voisine. Pour m'en réjouir pleinement, je cherche à habiter un appartement au dernier étage. L'essai *Espèces d'espaces* de Georges Perec fait écho à l'attention que je porte aux espaces de mon quotidien :

Choses que, de temps à autre, on devrait faire systématiquement

Dans l'immeuble où l'on habite :

aller voir ses voisins ; regarder ce qu'il y a, par exemple, sur le mur qui nous est commun ; vérifier, ou démentir, l'homotopie des logements. Voir comment on en tire parti :

s'apercevoir que quelque chose qui peut ressembler à du dépaysement peut venir du fait que l'on prendra l'escalier B au lieu de l'escalier A, ou que l'on montera au 5^e alors que l'on habite au second ; essayer d'imaginer, dans le cadre même de l'immeuble, les bases d'une existence collective.

Dans les immeubles en général :

les regarder ;

lever la tête ;

chercher le nom de l'architecte, le nom de l'entrepreneur,

la date de la construction ;

se demander pourquoi il y a souvent écrit « gaz à tous les étages » ;

essayer de se souvenir, dans le cas d'un immeuble neuf,

de ce qu'il y avait avant ;

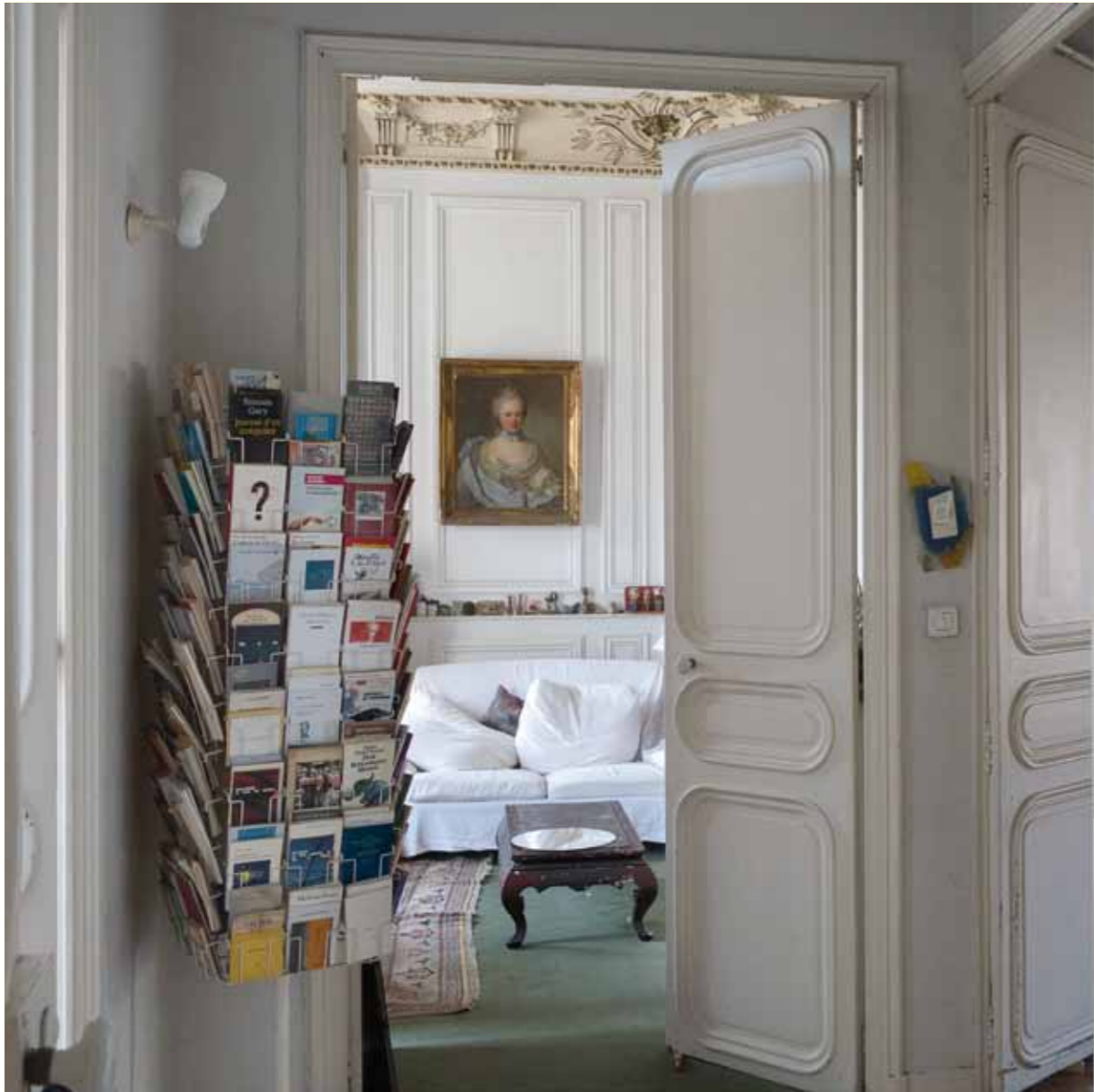
etc.

Aucune image n'orne l'espace-escalier (pourquoi nommer un si bel espace *cage d'escalier* alors que tant d'entrées et de sorties y sont proposées?), aucun indice ne renseigne sur la taille des appartements, rien sur les occupants ni sur leur façon de meubler les intérieurs. Impossible de déduire si les voisins se fréquentent ou seulement se connaissent.

Les marches sont carrelées de tomettes derrière un nez de marche en bois, comme souvent dans les immeubles marseillais. Une ancienne fixation laisse imaginer une tête de poteau sur la main courante en bois laqué. Marche après marche, l'escalier s'élance dans une volute élégante vers les étages supérieurs, cinq en tout. La montée s'épuise dans la lumière qui, par jour de grand soleil, descend jusqu'à toucher le sol de l'entrée.

À présent, je vous invite à monter avec moi les 27 marches, jusqu'au premier étage. Nous allons entrer dans un appartement où les œuvres d'art nous révèlent quelque chose sur ce qu'est une vie en leur compagnie. Elles tiennent de nombreux fils dans l'histoire de leurs propriétaires sans jamais cesser d'en tisser de nouveaux avec les objets qui les entourent et avec le visiteur qui leur prête attention. Nous pouvons aller de pièce en pièce comme dans un musée où objets, œuvres d'art et livres vont si bien ensemble que nous devons rester vigilants à ne pas trop nous attarder sur un objet en particulier, à ne pas l'arracher à la poésie à laquelle il appartient. Cette poésie tient à l'ensemble des œuvres et des objets collectés, c'est elle qui pourrait bien être leur véritable demeure.

Espèces d'espaces
Georges Perec
pages 62-63 (extrait)
Éditions Galilée
collection
L'espace critique
dirigée par Paul Virilio
1974



Plan de l'appartement
du temps de son occupation
par une société d'import
jusqu'en 1972

Portrait de Jan Six
Rembrandt, 1654
carte postale
Rijksmuseum, Amsterdam



L'entrée

Le maître des lieux m'accueille d'un vigoureux *Holà* qui fait sonner le plaisir des retrouvailles. Nous ne nous sommes pas vus depuis un repas entre amis l'hiver dernier et la longue période de confinement en ce printemps 2020 a rendu mes visites impossibles.

« Ah, enfin l'activité de l'*Auberge du courju* reprend. Sois la bienvenue ! »

Le passage de l'escalier aux formes rythmées dans la pénombre à l'espace d'habitation ouvert sur la place est un moment délicieux : des images aux murs, des habits suspendus, deux parapluies et plusieurs cannes dans un coin, des livres, laissent deviner un lieu hospitalier.

Dès le pas de porte, je suis attirée par les branches d'un tilleul sévèrement secouées par le mistral, qui occupent l'ouverture d'une grande fenêtre dans le bureau. Un portant à livres sur roulettes sauvé d'une librairie fait charnière entre le bureau, la bibliothèque, le salon et la cuisine. Les repas entre amis font fréquemment escale autour de cet objet avec quelques phrases sur un ouvrage, une recommandation, parfois un prêt.

La lettre sous la porte me revient à l'esprit. Pour la voir, j'écarte la porte de la bibliothèque qui masque cette photographie : deux quadrilatères gris et un blanc occupent toute l'image. Le blanc, plus petit, est traversé d'une diagonale d'un blanc à peine plus dense. Cette ligne permet d'identifier la composition abstraite comme étant une lettre glissée dans l'espacement entre un sol et une porte. Elle fait partie de la série « Still Life 1980–1984 », d'Albert Giordan. Dans la cuisine se trouve une autre photographie de cette série, dont il sera question plus loin.

Quand j'écris ces lignes, Albert Giordan est mort depuis exactement un an : le 6 août 2019 à Paris, à 76 ans. Les deux photographies exposées dans l'appartement ont été achetées en 1985 lors d'une visite chez le photographe à Villefranche-sur-Mer.

Albert Giordan fait partie des 12 premiers photographes de la mission photographique de la DATAR documentant les paysages français. Je me fais la remarque que les temps ont changé, qu'il est aujourd'hui évident de noter que seulement trois femmes ont participé à cette prestigieuse commande proposée à 28 photographes entre 1984 et 89 : Dominique Auerbacher, Suzanne Lafont et Sophie Ristelhueber.

Revenons à Albert Giordan et à sa série pour la DATAR « Espaces commerciaux, Midi ». On reconnaît la même approche que pour les natures mortes : de larges surfaces de gris, de blancs, de noirs que des fragments d'enseignes publicitaires semblent *agrafer* ensemble. Les perspectives et impressions de volume sont absentes. Comme cette enveloppe sous la porte, tout est sans corps, tout est surface, s'impose par la force visuelle. Curieuse de voir comment le photographe a poursuivi son formalisme abstrait, je cherche des images plus récentes. Je découvre les corps dans sa photographie sur Instagram : 105 publications de 2014 au 29 juillet 2019, une semaine avant sa mort. Des femmes nues, jeunes et d'une beauté façonnée pour la mode et la presse. Les modèles – exclusivement féminins – lascives, boudeuses, s'offrant. Plusieurs clichés sont légendés *Bad girl*.



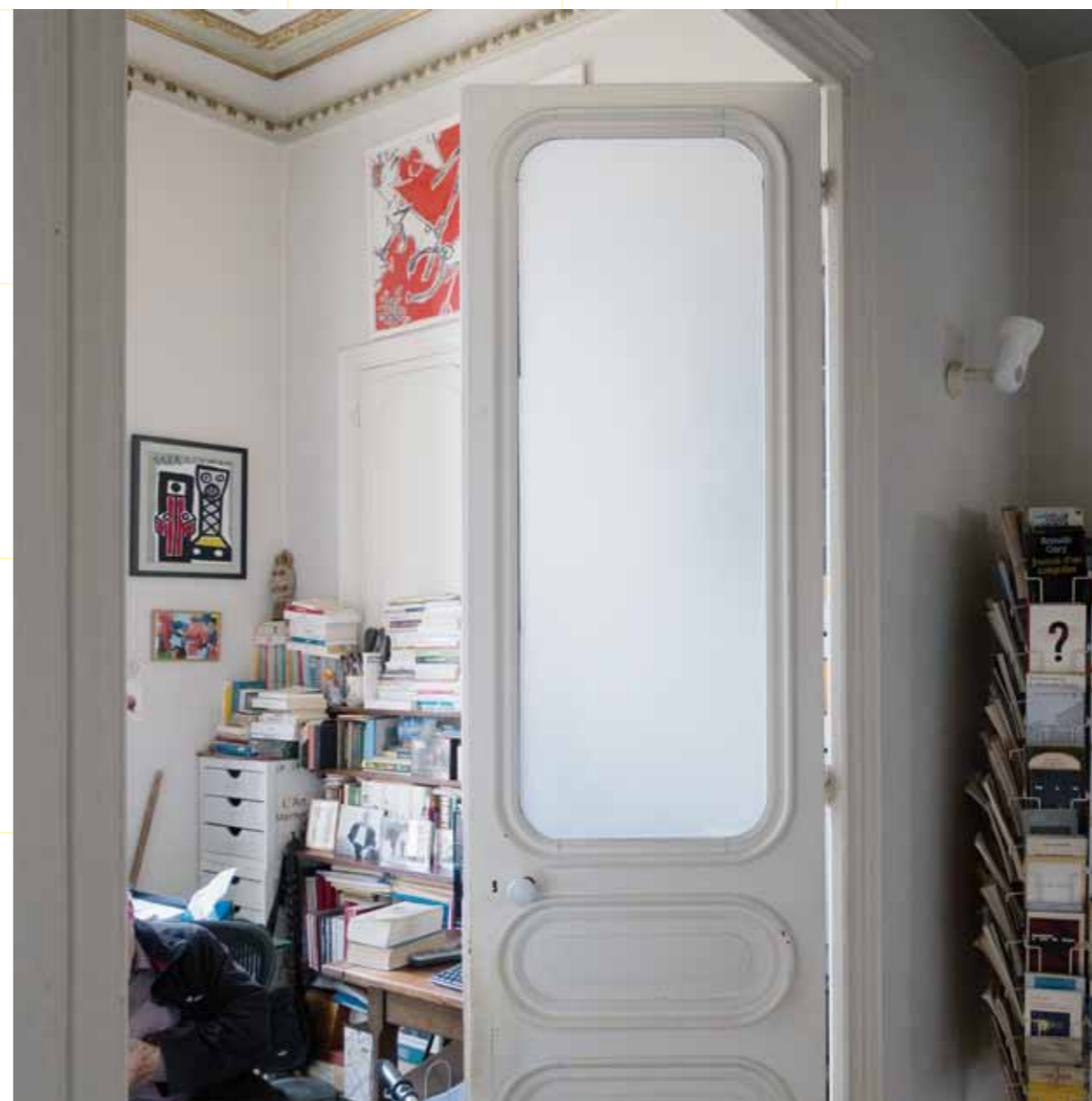
De la série
«Still Life 1980–1984»
Albert Giordan
tirage argentique
35 x 27 cm, 81–EX

La mission photographique de la DATAR (Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale) est une commande publique passée en 1984 à douze photographes. Finalement ce sont vingt-huit photographes, français et étrangers, qui ont constitué un fonds de 2 000 images entre 1984 et 1989.

Irracional, Ignasi Sumoy
acrylique sur toile
33,5 x 41 cm, 1989

Sans titre, Alexandre Diot
collage papier
18 x 24 cm, 2010

Sans titre
Alain Diot
acrylique sur papier
68 x 110 cm, 1972





Intérieur/Camargue
 Suzanne Hetzel
 photographie couleur
 50 x 50 cm, 2015

Le bureau

Je m'assois un moment contre le radiateur près de Jean à son bureau.

« Ici, je suis dans ma niche, je m'y sens à l'abri. C'est l'endroit d'où je vois venir les choses : un véritable poste d'observation ! Il y a tout ce qu'il me faut. L'ordinateur en est le nerf central : je reçois les actualités, les informations, les échanges avec les amis et surtout c'est ma page blanche pour l'écriture.

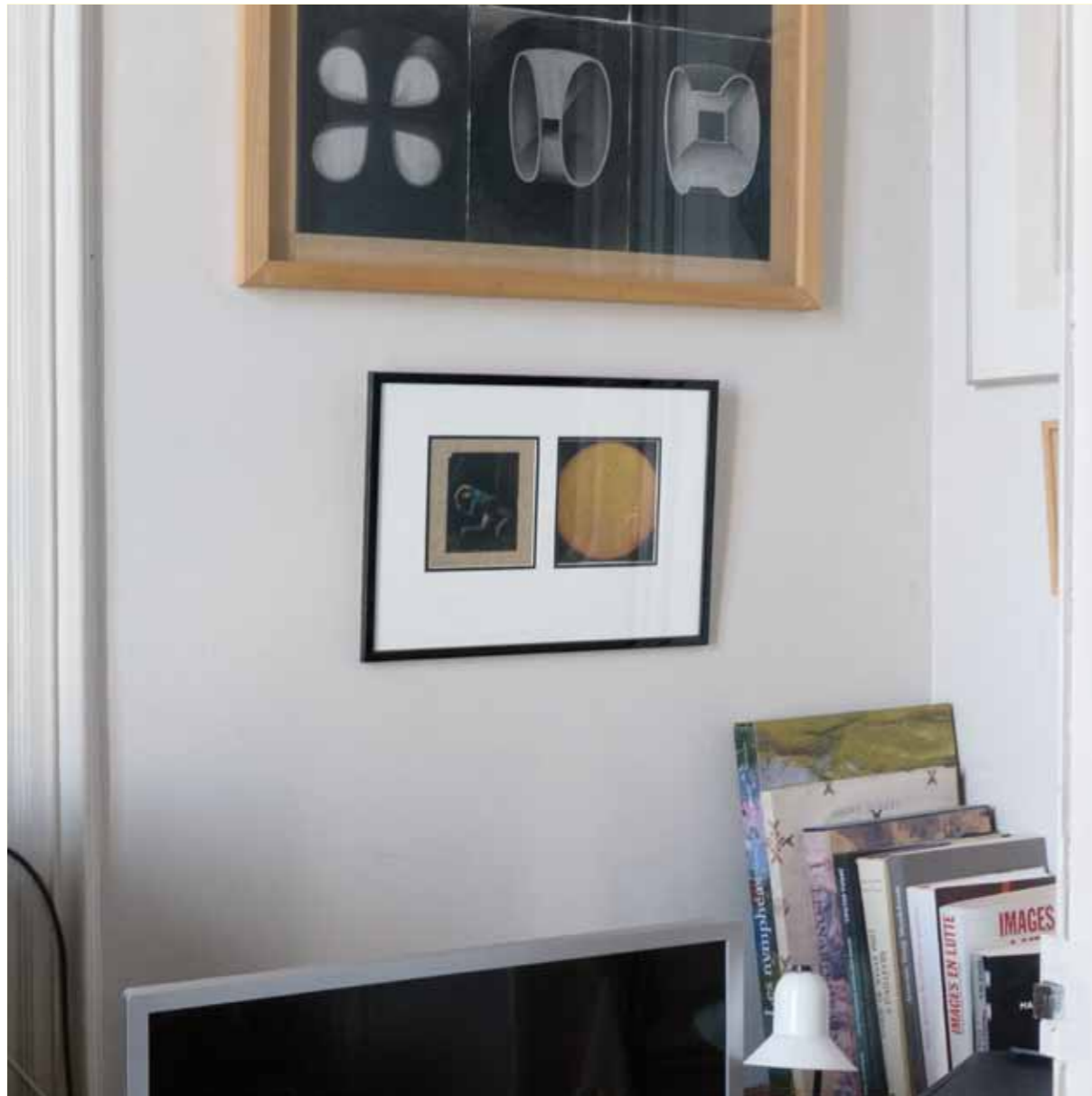
La fenêtre me renseigne sur le temps qu'il fait, elle me permet de me sentir un peu dehors, moi qui ne sors plus guère. La porte d'entrée est parfaitement dans mon angle de vue – et tu sais combien les allées et venues m'importent. »

Depuis ma chaise, la peinture de Serge Plagnol *Les veilleurs de la nuit* paraît imposante. Je sais qu'elle est la première d'une série, et que Jean l'aime pour sa différence, son aspect rugueux et plus sec qui la distingue des suivantes.

Elle résonne avec les tilleuls derrière la fenêtre, je me dis que l'automne est déjà là et que cette sécheresse dans le trait du pinceau, je la trouverai bientôt dehors.



Les veilleurs de la nuit 1
 Serge Plagnol, huile, pigments
 sur toile, 162,5 x 130 cm
 juillet 2009



« Quand je regarde l'alignement des cyprès de la toile, je vois une autre peinture plus ancienne, comme si la peinture avait un double fond : j'y rencontre quelques personnages de Giotto et ça me réjouit.

Je sais bien qu'elle est loin d'un Giotto, mais je perçois ce voisinage et cela rafraîchit ma mémoire de l'art. Tout comme je vois Morandi, Manet et Vermeer dans tes photographies sur le mur en face, et alors, elles me plaisent encore un peu plus. Je pourrais dire que mes peintures me font contemporain de tous ces maîtres.

Regarde le dessin de Sylvie Pic au-dessus de l'ordinateur, je vois une série de portraits que je rapproche aussitôt des portraits d'Antonello da Messina dans le travail de Giuseppe Caccavale, qui se trouvent juste de l'autre côté du mur dans le salon. Tu vois, les liens sont tissés. »

Je me souviens bien de ce jour où Jean est venu à Arles pour visiter mon exposition. J'avais remarqué son émotion face à certaines photographies qui, en effet, citent Giorgio Morandi ou un intérieur de Johannes Vermeer. Le jour où je les ai accrochées dans son bureau, j'ai dû décrocher d'autres œuvres. Ce changement a mis Jean en joie.

Toricube

(1^{res} études pour la série
«The Anatomy of Melancholy»)

Sylvie Pic, encre de Chine
sur papier, 89,1 x 63 cm
1998

Attraction giratoire

Ionas, diptyque
technique mixte
2 x 15,15 x 13,5 cm
2007



Veduta
Giuseppe Caccavale
crayon et aquarelle sur bois
103 x 90 cm, 1993

Série «To bindivide» /
«One face» (coupe 2)
Sylvie Pic, crayons blancs
sur papier préparé
à l'acrylique, 36 x 36 cm
2004

Au-delà de l'horizon
Alain Sagault, aquarelle
10,5 x 24,5 cm, 2017

Il désigne une petite peinture du côté de la fenêtre :

« Le Sumoy ira chez mon petit-fils. Parmi toutes les œuvres, il a choisi celle-ci. L'idée que mes peintures traversent des générations et habiteront un jour dans d'autres appartements m'enchantent.

J'ai rencontré Ignasi Sumoy dans son atelier à Barcelone à la fin des années 80. Des amis m'y ont amené et j'y suis retourné quatre ou cinq fois par la suite. Je lui ai acheté deux toiles et des estampes. J'aurais aimé qu'il accepte d'exposer dans notre galerie à Bonnieux, mais il avait des ambitions : New York, Berlin, Francfort, Tokyo. Ça ne l'intéressait pas ma petite galerie en province sans renom. Il était distant, un peu secret, mais j'avais l'impression d'avoir découvert un vrai peintre. »

Lors d'une nouvelle visite, j'apprends la chute d'une des toiles de la niche : *Les veilleurs la de nuit* sont tombés.

« Un coup de vent s'est engouffré, a balayé papiers et livres pour finalement décrocher la toile. Tu imagines le bazar quand une grande toile tombe à plat ventre ? J'étais tout retourné moi aussi.

Puis, j'ai vu ce grand blanc au mur, j'ai vu l'encadrement de la porte du salon qui réapparaissait, et j'ai remarqué la lumière nouvelle. La pièce me paraissait plus large, plus ouverte et l'idée m'est venue de ne pas le remettre. J'ai remercié le vent pour cet appel au changement, et j'ai saisi la venue de mon ami Alexandre Diot pour finalement installer un dessin de son père à la place. Il y a du rouge dedans, ça me plaît bien.

Depuis, je respire mieux dans mon bureau et je peux dire que ce changement de décor a aussi changé quelque chose en moi. »

Passons par la porte nouvellement dégagée par la chute des *Veilleurs de la nuit* pour aller directement au salon.

la feuille volante

J'ai glissé à cet endroit une feuille volante imprimée de deux photographies accompagnées de leur légende. Le lecteur peut déplacer la feuille n'importe où dans le livre comme une sorte de tapis volant. Par sa forme mobile, elle aimerait interroger l'espace même du livre comme forme immuable, et proposer une continuelle recomposition de la relation des œuvres entre elles et peut-être dans l'imaginaire du lecteur.

À la recherche d'une image pour la feuille volante, j'ai pensé à l'amour de Jean pour la peinture, à la force qu'elle exerce sur lui pour l'engager dans la pensée et surtout pour le faire rêver. J'ai cherché la *part manquante* de sa collection : une peinture qu'il aurait aimée voir et avoir chez lui.

Un soir de fin d'été, je lui parle de cette histoire de part manquante et de mon souhait d'ouvrir sa collection – dans l'espace du livre – à une œuvre désirée. Nous sommes assis sur la terrasse autour d'un verre de blanc et d'une assiette de tielles, que Jean m'a demandé de réchauffer avec le bain-marie de sa mère.

– Je veux que cet objet soit dans le livre ! Il est très important pour moi. Devant ma surprise, il s'explique :

– J'ai toujours vu ma mère s'en servir, ce bain-marie fait partie de la cuisine de mon enfance, tant de repas y ont été réchauffés.

– Mais cela n'intéresse pas forcément le visiteur ; et puis tu ne t'en sers que très rarement, pour chauffer les tielles !

Je ne savais pas encore qu'en vivant dans la poésie des choses de l'appartement mon regard sur cet ustensile en aluminium allait changer.

En revenant à cette affaire de *part manquante*, Jean affirme : « Il ne manque rien, je suis très heureux de ce que j'ai. J'ai fait le tour !

Après un moment de silence : Revoir certaines choses, oui. »

En premier, il évoque des paysages, revoir certains paysages : les geysers en Islande, la baie de Delphes, les îles Hébrides, les abords du lac de Côme, les collines de la Toscane. « Oui, surtout des paysages que l'on retrouve dans la peinture du quattrocento et qui montrent qu'il n'y a pas de séparation entre ce qui est peint et l'endroit où on vit. Que les collines dans l'*Adoration des Mages* de Perugino sont bien les collines de Pérouse et que l'eau verte du *Baptême du Christ* de Masolino da Panicale est verte parce que le peintre a séjourné au bord du lac de Côme. »

Les murs de la terrasse nous empêchent de voir la ville. Un ciel teinté d'orange, de violet et de bleu de plomb est le signe d'un somptueux coucher de soleil sur la mer. Nous poursuivons le voyage en pays de quattrocento et nous accostons dans la basilique San Francesco d'Arezzo pour une visite des fresques de Piero della Francesca. Revivre le ravissement et la stupeur face à tant de beauté aurait énormément plu à Jean. Plusieurs fois, le mot *origine* vient dans notre conversation.

Pendant le dîner, Jean énonce : « Voilà, ce qui manque dans ma collection et ce que j'aimerais voir : les grottes, la peinture dans les grottes ! La grotte Cosquer, la grotte de Lascaux, la grotte Chauvet et Altamira bien sûr. J'aimerais vivre l'émotion face à cette peinture primitive dans le noir des grottes. Pour moi, ça serait d'aller aux origines de la peinture, vers les premiers gestes artistiques connus de l'homme. »

L'adoration du Bois sacré et la rencontre de la reine de Saba et du roi Salomon
Piero della Francesca
fresque 336 x 747 cm, 1452-1466
basilique San Francesco d'Arezzo



L'adoration des Mages
Il Perugino
fresque, 650 x 700 cm, 1504
Oratorio di Santa Maria dei Bianchi à città della Pieve

Le baptême du Christ
Masolino da Panicale
fresque, vers 1435, Collégiale
Castiglione Olona, Lombardie





Visage noir blanc
Serge Plagnol
huile sur bois
185 x 75 cm, mars 1997

Galerie de la Gare, Bonnieux,
1988–2006, fondée par Jean et Monique Klépal
et Françoise et Marc Bucchianeri.
Jean et Monique Klépal quittent la galerie
en 1992 et fondent la Maison d'Art avec
Paysage à Castellet dans le Luberon.

Le salon

Depuis leur rencontre dans le Luberon en 1989, Claude de Peretti est devenue une des proches de Monique, Jean et de leur fille Guillemette.

Installée sur le canapé du salon, elle raconte :

« Je ne peux pas dire que je regarde les œuvres, mais plutôt que je les reconnais. Beaucoup d'entre elles ont été exposées à la Galerie de la Gare et j'ai été aux vernissages, j'ai rencontré les artistes et j'y ai lié des amitiés et un amour. Je vois donc immédiatement l'artiste derrière l'œuvre et parfois toute une époque. La relation artiste / œuvre est inséparable pour moi. »

Nous évoquons quelques œuvres et la façon dont elles teintent nos déplacements dans l'appartement d'une certaine ambiance : par exemple le dessin d'Alain Diot – une danse un peu folle – qui accompagne l'entrée dans la cuisine, le dessin technique de Sylvie Pic qui s'adosse à l'activité organisatrice dans le bureau ou encore l'œil écarquillé dans la peinture de Serge Plagnol à la sortie de la chambre. Les visiteurs trouveront par eux-mêmes d'autres exemples quand ils ressentiront les œuvres en dialogue avec les espaces.

Je demande à Claude si elle sait qu'elle est toujours assise à la même place quand nous nous réunissons au salon entre amis.

– Ah, je ne sais pas. J'ai la porte en face et une vue sur la bibliothèque au fond.

– Tu crois ? Il me semble, plutôt que la bibliothèque, que ce sont les deux œuvres de Giuseppe que tu vois, tu es à la meilleure place.

– Euh, non... Si, tu as raison ! Je n'y ai jamais fait attention, mais oui c'est ça.

Claude parle de sa rencontre avec Giuseppe Caccavale. C'était en juin 1989, une amie lui avait proposé de l'accompagner à Bonnieux au vernissage de l'artiste Jean-Jacques Ceccarelli à la Galerie de la Gare.

Puis au fil du récit, elle parcourt les espaces de l'appartement rythmés par les œuvres de Giuseppe : « Il y a aussi son aquarelle par terre, elle était derrière le canapé, c'est moi qui l'ai posée en évidence. Dans le bureau de Jean il y a l'arc bleu et dans sa chambre se trouvent plusieurs tableaux. As-tu vu la peinture haut placée dans la cuisine ? Je l'aime beaucoup, on dirait une feuille qui tombe et se pose sur le linteau de la fenêtre. »



Anonyme, portrait
huile sur toile
72 x 59 cm, 1901

Portrait
Dario Caterina
acrylique sur toile
98 x 73 cm
non daté

Ignasi Sumoy, dédicacé
Pour mes amis avec cariño
1987

Je lui ai demandé si une œuvre la touchait plus particulièrement, celles de Giuseppe mises à part. Elle a répondu aussitôt: «La photographie rouge du bras dans la cuisine, celle-là, elle me fascine. Il y a quelque chose de très réel et d'irréel à la fois, comme si l'image pouvait me ramener au réel, tout en me maintenant éloignée... J'aime également le dessin de Jean-Jacques Ceccarelli derrière toi parce que quand je le regarde, je le vois dessiner par terre: ça me plaît de garder cette image de lui en train de faire. J'adorais passer dans son atelier. C'est par lui que j'ai rencontré Jean et Giuseppe. Je vois tout cela quand je regarde le dessin. J'aime aussi les photos dans le couloir. Je vois immédiatement leur accrochage à la galerie, le vernissage de Denis Brihat, la rencontre avec les artistes, le repas après, c'était pour moi une époque très riche. Au travers des œuvres, je fais une grande traversée dans le temps, et je conjugue tout cela avec ma passion pour le livre et les échanges que je peux avoir avec Jean.»

Je m'allonge dans le plus grand des trois canapés du salon, ordinateur sur les cuisses. Un soleil d'après-midi souligne l'ambiance théâtrale de cette pièce: un plafond ovale orné d'angelots sur fond de ciel, dorures et bouquets peints. Pour alléger l'atmosphère, les dorures sont partiellement couvertes de peinture blanche. Un immense miroir se trouve au centre de chacun des murs. Je remarque que peintures et objets tiennent une place bien orchestrée dans cette pièce. À l'évidence, plusieurs portraits se suivent, mais je n'avais pas vu que l'ensemble des œuvres aux murs *faisait portrait*. Même le dessin de Jean-Jacques Ceccarelli m'apparaît comme un *portrait intérieur*, une sorte de paysage mental. Compris ainsi, les miroirs, la photographie de Guillemette et sa fille sur la table, les innombrables et minuscules objets-souvenirs de voyages sur une cornière, les angelots au ciel et moi assise sur le canapé faisons partie de cette galerie.

Jean vient me rejoindre :

« C'est vrai que j'ai voulu pour ce salon une sorte de galerie de portraits parce qu'à mon sens ces visages, dans des styles très différents, portent en eux à la fois l'inconnu et quelque chose de très familier. Tu vois les portraits d'Antonello da Messina ? Ce sont des reproductions sur lesquels Giuseppe Caccavale a appliqué des formes à l'encre de Chine. D'ailleurs, la légende dit qu'en Italie Antonello marque le passage de la peinture *a fresco* à la peinture à l'huile. Il aurait appris à peindre à l'huile dans l'atelier de Jan van Eyck. »

L'œuvre de van Eyck est composée d'innombrables portraits dont une caractéristique est de nous présenter le visage tourné vers la gauche, fixant le spectateur des yeux. Antonello a repris une pose identique, et c'est cette pose que Giuseppe Caccavale a choisie pour son œuvre. Le fameux portrait du *Marin inconnu de Cefalù* ouvre la série de neuf portraits d'hommes du XV^e siècle avec son sourire malicieux.

« Cette œuvre m'évoque immédiatement une autre œuvre d'Antonello da Messina dans un petit musée à Cefalù au nord de la Sicile : *L'Annunziata*. Wouahhh ! Ça fait partie des grands coups d'émotion inoubliables. Ce visage de la Vierge enveloppé d'un voile bleu, oh là là ! Ses traits semblent exprimer : qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Au-delà du rappel d'un fait miraculeux, cette peinture traduit un bouleversement commun à toutes les femmes, elle est éternellement actuelle.

Et bien sûr, j'ai une pensée pour van Eyck et son fameux *Agneau mystique* à Gand. Tu vois, une œuvre n'est jamais seule, bien que présente aujourd'hui, elle ouvre sur le monde d'hier. Elle fait pont à l'intérieur de l'histoire de l'art. »



La Vierge de l'Annonciation,
Antonello da Messina
tempera et huile
sur bois, 45 x 34,5 cm
vers 1475
Galleria Regionale
della Sicilia, Palermo



Confidenza
Giuseppe Caccavale
crayon sur verre sablé
51 x 69 cm, 1994

Antonello
Giuseppe Caccavale
encre de Chine
sur photocopies
120 x 96 cm, 1989

Opachi vapori di sogno
Giuseppe Caccavale
crayon et aquarelle
sur papier
33 x 24 cm, 1992



Marin inconnu de Cefalù
Antonello da Messina
huile sur toile, 31 x 24,5 cm
entre 1465 et 1476
musée Mandralisca de Cefalù



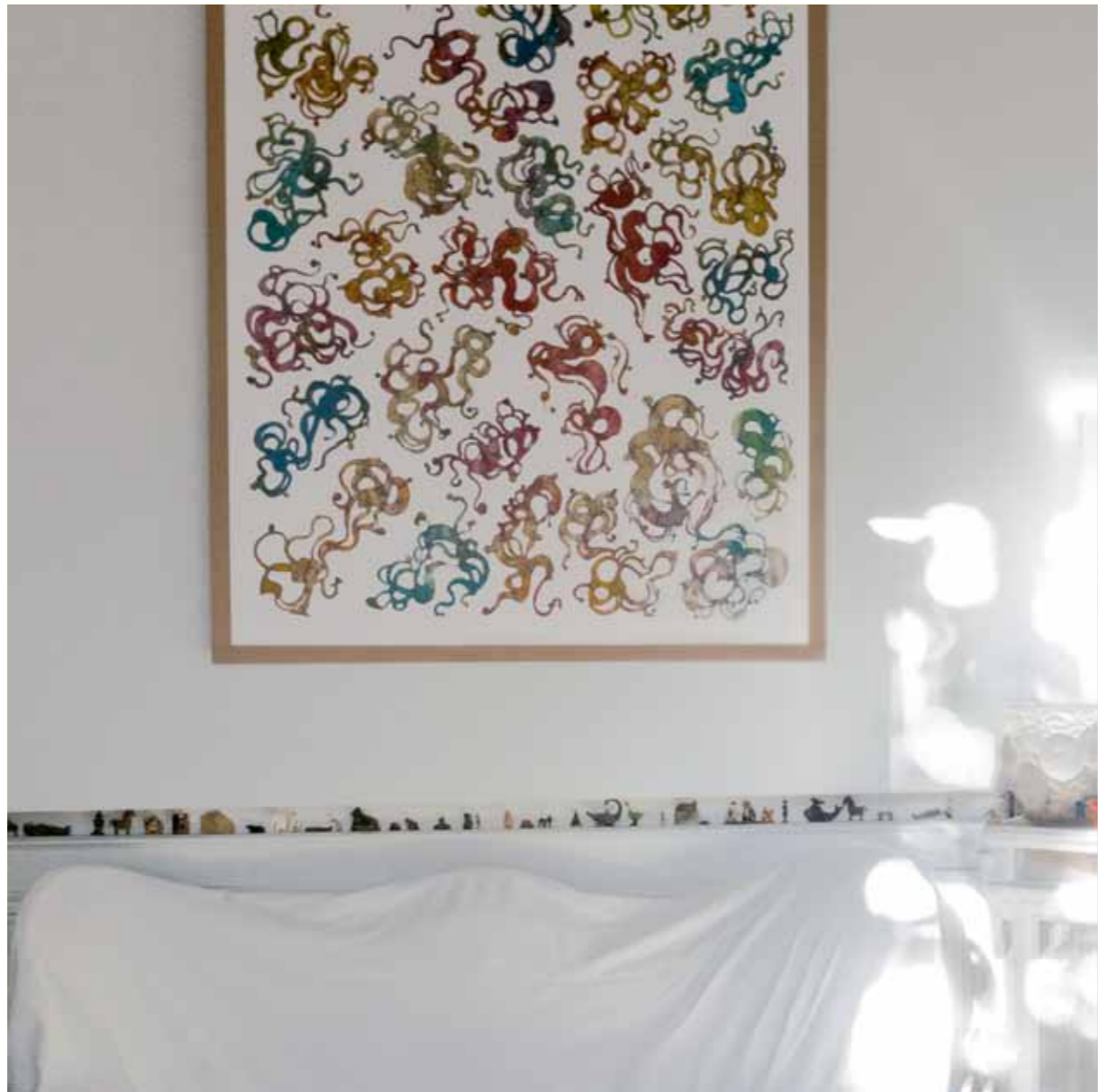


Nous parlons de Khadija Latify. En 18 ans, elle est devenue la fée de l'appartement, elle est là quand les amis reprennent la route, quand il s'agit de faire les courses, de préparer des repas, de maintenir l'appartement accueillant.

Un jour, nous prenons un thé ensemble, elle raconte :
 « Je vois un appartement rempli, je vois beaucoup de livres, beaucoup de tableaux que j'aime ou que je n'aime pas, et beaucoup d'objets. Pour certains, je me dis qu'ils ne servent à rien, mais je sais qu'ils servent à Monsieur Klépal, qu'ils ont un rôle de souvenir et que ça compte pour lui. En fait, cet appartement, je l'aime tel qu'il est, il reflète son existence. Parfois, il me fait replacer un tableau qui penche : il se met dans le fauteuil rouge, et je pousse le tableau jusqu'à ce qu'il soit à sa bonne place, droit ! Les tableaux sont tout pour lui, c'est comme s'il vivait à travers eux.

Dans la cuisine, c'est différent : ça discute, il y a des réunions, des amis viennent manger, c'est un espace empli de vie, de mouvements, et les tableaux participent de ce mouvement, ils donnent de la chaleur. J'aime beaucoup le grand tableau dans le couloir à la sortie de la chambre. Je le trouve reposant, ses couleurs sont proches de celles de la mer. Quand je suis dans la chambre, je regarde toujours le grand noir au-dessus du lit. Au début, je me suis demandé si j'avais le droit de le regarder, mais il n'est pas vulgaire, et j'ai décidé que oui, j'ai le droit de le voir. Malgré sa surface noire, on se fixe sur les trois cercles avec les images de femmes nues. Je leur trouve une belle silhouette. Ce tableau a la place qu'il mérite, il est parfait là où il est, il ne pourrait être nulle part ailleurs dans l'appartement. »

Boîte Jean-Jacques Ceccarelli technique mixte diamètre 11 cm, 02.2006	Bâton de la série «L'Âge d'or», Robert Blanc balsa et encre de Chine sur Rhodoïd, 160 x 6 cm non daté	<i>Le petit lapin</i> , N° 343, Jean-Jacques Ceccarelli technique mixte sur papier Velin d'Arches 158 x 124 cm, janvier 1989
Boîte Jean-Jacques Ceccarelli technique mixte, 14,5 x 9,5 cm, 1995		Poupée africaine, achetée lors d'une escale à Lusaka en Zambie, 1989



Encore elles, N° 145
 Jean-Jacques Ceccarelli
 aquarelle et crayon graphite
 sur Velin d'Arches
 marouflée sur bois
 158 x 124 cm, décembre 2006



Bâton de la série
 « L'Âge d'or »
 Robert Blanc
 balsa et encre de Chine
 sur Rhodoïd, 160 x 6 cm
 non daté

Colonne
 François Monchâtre
 carton, bois, acrylique
 hauteur 147 cm, 1990



Autoportrait
Jacques Marre
huile sur toile
100 x 100 cm
1994

Opéra Noir (maquette)
Christophe Berdaguer et Marie Péjus
résine, taille réelle de la sculpture
env. 450 x 400 cm, 2014, place Lulli
Marseille

Visage noir blanc (détail)
Serge Plagnol
huile sur bois
185 x 75 cm, mars 1997



Sans titre
Giuseppe Caccavale
crayon sur papier
30 x 21 cm
décembre 2006

Sans titre
Alain Diot, dessin en
acrylique sur papier mâché
21 x 16 cm, non daté

Noir et Blanc
Alain Diot
encre sur papier
148 x 116 cm
1994

De la série
«L'homme qui marche»
Gabriel Delprat
acrylique sur toile
25 x 25 cm, 2007



Bâtisses, Daniel Fauville
 techniques mixtes incluant des résidus de terrils
 et acrylique, 70 x 70 cm, 1989

La cuisine

Au petit déjeuner, je reviens sur l'histoire de la Vierge au voile bleu dont il était question la veille:

– Tu sais que plusieurs sources sur internet localisent la Vierge aux Galeries Régionales à Palerme. À Cefalù tu as probablement vu *le Marin Inconnu*.

– Impossible, ah, là non, je suis ferme! Je l'ai vue au musée de Cefalù. Nous allons sur les pages internet du musée: il y est bien indiquée la présence du *Marin*, mais rien sur *L'Annunziata*.

– Regarde, le titre complet de la peinture est *L'Annunziata di Palerme*; ça serait conséquent qu'elle soit à Palerme plutôt qu'à Cefalù, non?

– Ah bon? Ils ne l'auraient pas déplacée? Ah non, cela ne leur ressemble pas! Bon, bon, mais je ne suis pas convaincu.

Nous sommes attablés dans l'espace que Jean appelle l'alcôve, je suis dos à la fenêtre. Ce n'est pas coutume, souvent je choisis une place face à la fenêtre: j'aime voir l'îlot de plantes sur la terrasse, les tourterelles, le bateau accroché au mur de clôture avec comme cargaison une maison bleue. J'associe ce dessin gravé dans du ciment à un autre bateau peint, bleu aussi, accroché à l'intérieur. Je les vois sur une même ligne d'horizon tendue entre la table, la terrasse et la mer au loin. M'y embarquer est un plaisir d'enfant.



Notre-Dame des Fleurs – Jean Genet
Serge Plagnol, huile sur toile, 170 x 160 cm
2010

Dos à la fenêtre, je vois une forêt bleu-verte-blanche-noire : trois peintures se suivent et couvrent l'angle de l'alcôve, toutes de Serge Plagnol. Le grand panoramique d'un bras de femme, que j'ai photographié sur le rebord d'une cheminée, ferme la composition. La main présente de biais une image ancienne sur laquelle se devine un paysage. C'est un cadeau de Monique ; venue à l'atelier, elle m'a décrit le saisissement de Jean devant cette photographie découverte dans une exposition à Marseille.

Face à la fenêtre et au sud, la photographie a perdu ses teintes d'origine. J'en parle à Jean : « Les rouges ont beaucoup faibli ces derniers mois, ils sont rose à présent. Elle disparaîtra, tu sais. On pourrait refaire un tirage et la changer de place. »

Jean, silencieux, regarde la photographie : « J'ai de l'affection pour elle. Longtemps j'ai dit qu'elle était ma plus belle œuvre parce qu'elle contient toutes les autres. Je vois en elle toute l'histoire de la peinture : les fresques murales de Pompéi, la peinture maniériste de la fin du Gothique, le réalisme pré-impressionniste et la façon de mettre en relation les objets de nos jours. En gros, elle résume vingt siècles de peinture. Elle a viré, ça m'a dérangé au début, puis je m'y suis habitué. Maintenant, je ne pense plus qu'elle se dégrade, mais qu'elle évolue. Elle n'est plus ce qu'elle était ? Et alors ! Elle est comme moi, nous cheminons dans le temps, nous vieillissons ensemble. »



Contact
Suzanne Hetzel
photographie couleur
45 x 120 cm, 2005



L'Enseigne de Gersaint, Antoine Watteau
huile sur toile, 163 cm x 306 cm, château
de Charlottenburg, Berlin. Commandée en 1720 par
le marchand de tableaux Edme-François Gersaint, elle
est rapidement vendue. Acquisée par le roi de Prusse
Frédéric le Grand en 1744, elle se trouve toujours
au château de Charlottenburg.

Quelques semaines plus tard, nous sommes à table autour d'une salade de tous les légumes de la saison. La visite de ma sœur Denise est l'occasion de parler de l'Allemagne. Jean regrette son manque de connaissance de l'Allemagne et des Allemands : une forme de réticence sournoise, involontaire associée à son enfance pendant la guerre. Les quelques voyages avec Monique ont été avant tout motivés par l'envie de voir de la peinture. Un voyage à Berlin spécialement pour voir *L'enseigne de Gersaint* d'Antoine Watteau en est un exemple.

Mon esprit quitte Berlin et prend le chemin de la forêt. Je revois la couronne d'arbres sous laquelle j'ai grandi. J'ai passé des années entre leurs troncs, à courir dans les feuilles mortes, à jouer sans jamais toucher un mur. Depuis longtemps, j'ai fait de la forêt la véritable demeure de mon enfance.

La peinture que j'appelle *la forêt* domine l'espace de l'alcôve. Le sous-bois au centre est serré, presque noir. Seul le branchage d'un arbre est touché par la lumière, un visage de femme, chevelure mêlée au végétal, se détache. Zut, je ne l'avais encore jamais remarqué!

« Il y en a deux, dit Jean aussitôt. Un homme en bas, une femme en haut. J'y vois une annonciation. Celui de la femme est inspiré des visages des fresques de Masolino da Panicale à Castiglione Olona.

Parfois, c'est l'œuvre qui vous choisit, c'est ainsi. J'accepte un tel défi. Cela m'est arrivé avec cette peinture. Je l'ai vu exposée à trois reprises avant d'accepter qu'à l'évidence sa place était ici dans l'appartement. La première fois c'était à l'Hôtel de Clavier à Brignoles, ensuite en 2010 à la Maison des Arts à Carcès. Elle me plaisait toujours autant, mais je me suis dit non, je ne vais pas l'acheter. Et quand je l'ai revue pour la troisième fois à la galerie d'Alain Paire à Aix-en-Provence en 2011, je savais qu'elle m'attendait. J'ai fait son acquisition, j'en avais marre qu'elle me suive. »

Un bouquet de tournesols en bout de table éclaire joyeusement le sous-bois.

Vase, Gérard Depralon, béton, verre soufflé émaillé
32 x 15 cm, 1990

Jean se saisit de l'attention que nous portons aux peintures de l'alcôve pour faire un tour des œuvres de la cuisine :

« Je regarde cette photographie du verre à eau comme un autoportrait : une composition d'une grande rigueur formelle, puis à un moment donné, tout fout le camp. Ça dérape! »

Remémorons-nous *la lettre sous la porte* dans l'entrée, la nature morte d'Albert Giordan. Ce qui me touche dans celle de la cuisine ce sont ses concordances avec les objets qui sont autour : un batteur à manivelle, une rangée de récipients en verre, un broc modelé avec des traits gris et jaunes, une fontaine à vin blanc et une à vin rouge. Je vois la disposition de l'ensemble comme la source de la distorsion optique dans la photographie.

« Les poires au-dessus de l'évier sont de Denis Brihat. Le photographe me les a offert pour mes 60 ans, nous étions voisins ; il habite à Bonnieux. »

J'apprécie la clarté et la précision de la prise de vue, mais je vois dans la mise en scène des poires une allusion qui me dérange au corps féminin. Elle est loin de ma manière de photographier les fruits et légumes : j'aime y associer la main qui cueille et porte le fruit, en prend soin et l'offre.

Je pense à un échange que j'ai eu lors d'un déjeuner avec Alma, la plus jeune des petits-enfants de Jean, elle a onze ans. Nous parlions des poires de Denis Brihat, du genre de la nature morte et de l'art de la composition.

– Oh, je pensais qu'il n'y avait qu'une ! Quand je ferme les yeux et que j'imagine la photo, je ne vois qu'une poire, alors que maintenant je m'aperçois qu'il y en a plusieurs.

Je précise :

– Oui, il y en a six.

– Comment le sais-tu ? Tu regardes et tu sais le nombre ? Sans compter, je dirais qu'elles sont neuf.



Plat de poires
Denis Brihat, tirage
argentique, enrichi d'une
sulfuration, tirée à 10
30 x 40 cm, 1990

Tulipe
Denis Brihat, tirage
argentique, enrichi d'un
virage au sélénium
tirée à 6, 40 x 50 cm
1981



De la série
«Still Life 1980–1984»
Albert Giordan
tirage argentique
35 x 27 cm



Le point d'eau
Ionas, tirage papier
Epson UltraSmooth Fine
Art 315 g, format A2
2009



De la série
«Papiers de nuit»
Alain Nahum
tirage pigmentaire
38,5 x 27,5 cm, 2010

Jean poursuit :

« Pour accrocher le grand dessin d'Alain Diot là-bas à l'entrée, nous avons entièrement réorganisé l'espace de la cuisine et monté un meuble séparant la zone de travail de celle de l'alcôve et du passage à la terrasse. Il ne pouvait pas y avoir plus belle place pour le dessin qu'au dos du meuble. C'était parfait.

Je l'ai choisi dans son atelier à Saint-Maximin, il fait partie d'une série. Alain Diot ne parlait jamais de ses sources de création, mais j'ai pu observer que le feuillage à la fenêtre de son atelier l'inspirait pour les formes et le mouvement de cette série. Le peintre aimait raconter que jeune homme, annonçant à son père sa volonté de devenir peintre, celui-ci l'avait mis en formation dans une entreprise de peinture ! Puis, un jour, il est allé frapper à la porte de Fernand Léger...

À notre Maison d'Art avec Paysage dans le Luberon, il arrivait fréquemment que des artistes viennent frapper à la porte, un carton sous le bras pour montrer leurs productions. J'ai rencontré Alain Sagault de cette manière, et encore aujourd'hui, trente ans après, nous concoctons des projets d'édition ensemble. »

Patrick Verbauwen nous a rejoint pour le dîner. Les résultats du second tour des élections municipales à Marseille ce dimanche 28 juin sont l'unique sujet de notre discussion. Il est architecte, venu de Gand au début des années 90. Patrick vient dans l'appartement depuis 15 ans et y a apporté quelques modifications : c'est lui qui a proposé la couverture partielle des peintures au plafond du salon, installé la cimaise cachant un miroir pour accueillir le dessin de Jean-Jacques Ceccarelli et aménagé la salle de bains adaptée aux besoins de Jean. Il a également dessiné un projet pour réaménager la terrasse, qui n'a jamais vu le jour.



Sans titre
Giuseppe Caccavale
encre de Chine et huile
sur toile, 45 x 95 cm
1990

Fenêtre,
Serge Plagnol
technique mixte
35,5 x 24 cm
août 2000



La terrasse

La terrasse est grande. On s’installe sur les bancs, les chaises ou le rebord des jardinières en béton le long des murs : j’aime y monter et regarder la mer du côté de l’Estaque. Je dois être sur la pointe des pieds pour la voir. Là-bas, la mer scintille et cela me suffit pour voir que les rives de Marseille n’ont pas d’égales.

La terrasse a aussi un rôle de salle des pas perdus : elle dessert la cuisine, les dépendances et la chambre, une fenêtre donne sur l’alcôve et la table de repas.

Pour la suite de notre visite, il sera possible de revenir sur nos pas et de rejoindre l’aile gauche de l’appartement, ou bien de défier l’espace et d’entrer – comme par magie – directement dans la bibliothèque. Pour l’heure, on se rafraîchit dans l’air du soir.

Sur la terrasse j’aime évoquer la convivialité qui embrasse les lieux, leurs propriétaires, les objets, les œuvres d’art, les amis et les visiteurs. Tantôt poumon urbain, tantôt salle de festin, de fête parfois, buanderie, fumoir aussi, il est fréquent que nous nous y retrouvions à l’heure de l’apéritif : les cris des gabians, les klaxons agressifs et le brouhaha du cours Julien se mêlent à nos histoires. Jean se rappelle avec une certaine fierté : « L’ensemble *Musicatreize* a donné un concert sur cette terrasse en octobre 2010 : un récital chanteur et pianiste. C’était noir de monde et très émouvant. »

C’est ici que j’aime partager un moment avec Paul-André Pouderoux. Nous y buvons un verre de blanc, nous fumons. Maintes fois nous avons évoqué ce projet de livre, les possibles, les voies à explorer, les choses pouvant faire récit. Nos mots et nos silences demeurent un moment entre les murs, puis s’estompent dans la ville.

Paul, qui fut un temps libraire, est un marin. Il a besoin de la mer, de s’éloigner des rivages, de ne plus suivre personne, de sentir que la profondeur est insondable. C’est surtout à l’intérieur des silences que je perçois ce qu’est vivre avec une mer sous les pieds.



Fluctuat nec mergitur
 Éric Rolland Bellagamba
 béton blanc
 sable de quartz, verre
 60 x 60 cm, 2004

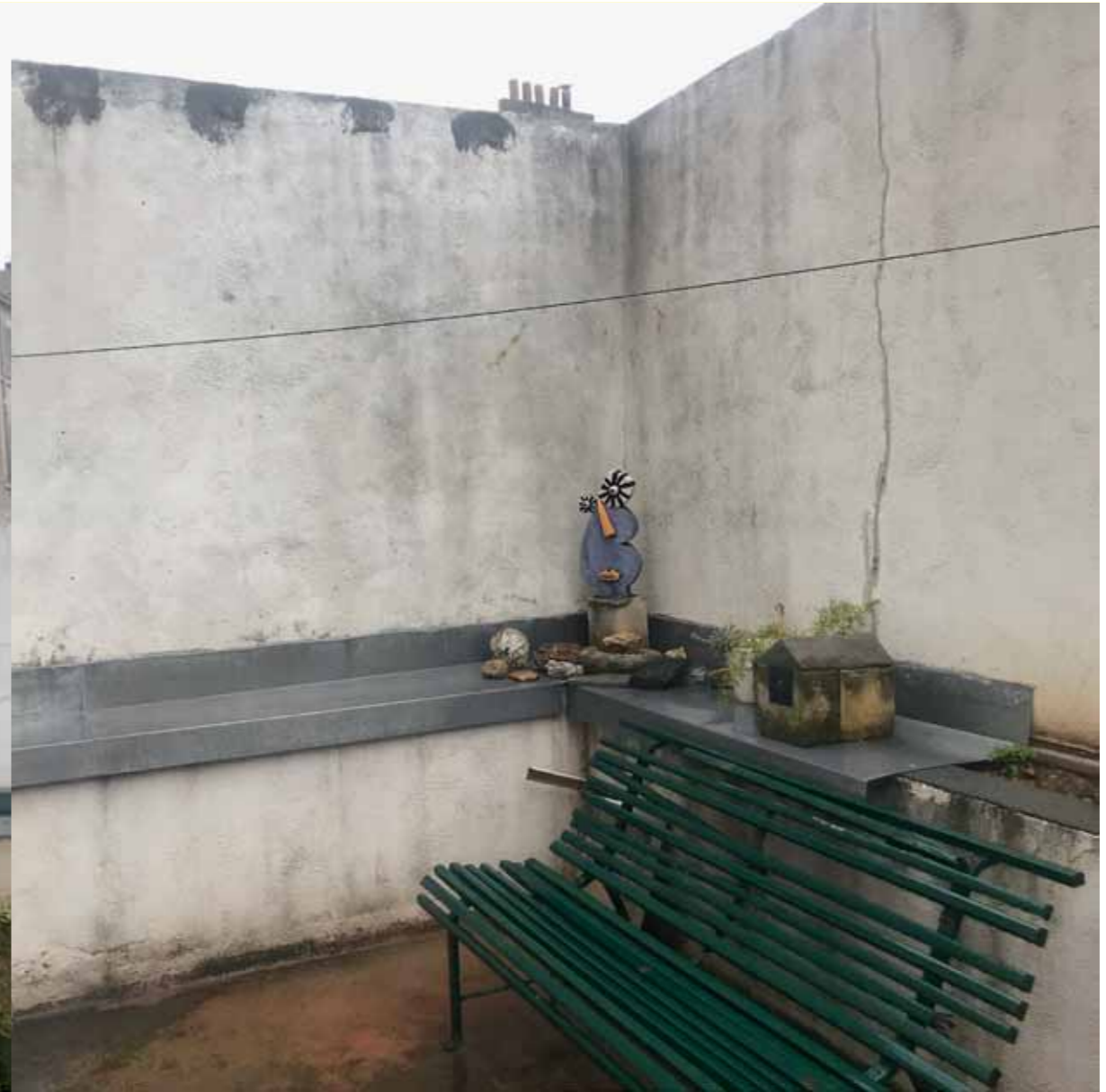
Disposées sur les jardinières, quelques œuvres détiennent une place de sentinelles. En béton ou en céramique, elles résistent au climat comme à l'oubli. Toutes rappellent des événements artistiques de la Maison d'Art avec Paysage, une époque où la production d'objets d'art était liée à l'art de recevoir et de nouer des amitiés.

Cet esprit convivial, encore si vif, a été tissé par Monique et Jean en plus de quarante ans. Il est la partie visible d'un maillage fondé sur l'amitié, ou plutôt les amitiés. L'intérêt et la fidélité des Klépal envers les artistes, la façon dont ils ont su les impliquer dans des aventures communes – je pense à la restauration d'une restanque avec une intervention artistique de Jean-Jacques Ceccarelli – a créé une fidélité mutuelle.

Depuis leur désengagement de la Galerie de la Gare à Bonniex en 1992, et l'ouverture de leur maison à Castellet, les visites ont augmenté à chaque événement : lectures, publications, rédaction de revue, expositions, repas, rencontres-conversations... Jusqu'au déménagement à Marseille en 2000, la Maison d'Art avec Paysage était un vivier artistique dans ce coin de campagne.

Je ne manque jamais d'arroser les plantes qui, regroupées au centre, forment le cœur de la terrasse. Un cœur résistant quand on pense aux conditions climatiques extrêmes de l'été. Il faut plusieurs dizaines de litres d'eau pour hydrater le citronnier, l'olivier ou le laurier-rose dans leurs pots immenses. Yucca, rhododendron, romarin, aloès, constituent l'étage inférieur de l'îlot vert. Je n'oublie pas l'eau à l'extérieur des bacs pour permettre aux geckos et aux insectes de se rafraîchir.

Jean est visiblement heureux de ce manège autour de son jardin. Tout comme le bouquet de fleurs dans la cuisine, ce cœur de terrasse assure que quelque chose en lui reste en contact avec le vivant, le dehors, l'inconnu aussi.



<p>Anonyme sculpture en céramique 72,5 x 23,5 cm offerte dans les années 1990</p>	<p><i>Maison</i>, vestige d'une installation à Castellet réalisée avec Jean-Jacques Ceccarelli pierre, plomb, verre teinté, 20 x 27 cm, 1995</p>
---	--

<p>Jean raconte comment tout a commencé : «J’ai mis du temps avant d’acheter de l’art. Dans un premier temps, j’ai collectionné des vieux outils que je cherchais dans les brocantes. Ça me paraissait plus accessible que collectionner des œuvres. Je les accrochais au mur pour mettre en avant leur forme. Un jour, j’ai tout bazardé et j’ai basculé vers l’art. D’abord, j’étais attentif à la signature et forcément, c’était toujours trop cher ! Quand j’ai commencé à m’intéresser à l’art de mes contemporains, vers mes 30 ans, acheter une toile devenait possible. Mon premier achat, je me souviens, allait vers de la poterie de Vallauris. Une statuette de cette époque s’est brisée récemment dans le salon. Ont suivi les achats d’une édition du poème <i>Liberté</i> de Paul Éluard illustré par Fernand Léger et des aquarelles d’un peintre normand. Depuis, je n’ai plus cessé de vivre avec l’art et les artistes. J’ai maintes fois ressenti des émotions très fortes avec certaines œuvres, et j’ai eu l’énorme chance que cette passion soit partagée par Monique. L’art était un lien solide entre nous.»</p>		<p>Je ne vois pas l’artiste derrière la peinture, mais je la vois comme un miroir de l’humanité : quelque chose qui vient du passé et qui perdure, qui nous dépasse et en cela nous offre un peu d’immortalité. Je crois qu’une œuvre m’offre cela : un bout d’universel, quelque chose qui est plus grand que moi. Pourtant, cette Vierge n’est pas l’œuvre que je préfère dans l’appartement, c’est une autre peinture noire et jaune qui se trouve dans la chambre de Jean.»</p> <p>Le lendemain de cette discussion, je m’assois dans le fauteuil rouge du salon face à la femme en noir. Ce retour au salon nous détourne quelque peu de notre parcours, mais revoir une œuvre peut engager à la voir autrement. Certaines œuvres possèdent une aura plus dense, je veux dire que les fils qui se tissent entre nous, notre mémoire, notre corps et l’œuvre peuvent être plus ou moins serrés, avoir plus ou moins de force. Retourner vers une œuvre peut renforcer ces fils.</p>
<p>Nous avons délaissé la cuisine pour nous installer autour d’une table dehors et profiter d’un peu de la fraîcheur du soir. Le thermomètre indique encore 30° en ce début de juillet. Au cours de la soirée, nous en venons à parler des œuvres dans l’appartement. Patrick se souvient :</p> <p>«Le jour où la Vierge est arrivée dans le salon, j’ai été saisi de surprise. C’était très puissant. J’ai connu le mur avec son miroir, puis j’arrive un matin et il était remplacé par cette peinture de Serge Plagnol. Jean était très fier de lui avoir trouvé cette place au-dessus de la cheminée. Je crois que l’effet de surprise tient au fait que la veille je me voyais dans le miroir, puis cette image – la mienne – a été tout d’un coup prise par la Vierge. Cela a déclenché une véritable secousse en moi, qui se reproduit d’ailleurs encore aujourd’hui à chaque fois que je la vois. J’ai fini par comprendre que l’effet avait comme fond une phrase d’un professeur d’école : l’œuvre d’art est un miroir du monde, c’est l’œuvre de l’humanité. Je n’ai jamais oublié cette phrase, et depuis, je me trouve toujours un peu devant un bout d’humanité quand je regarde une œuvre d’art. D’une façon un peu transcendante, je pourrais dire que cette œuvre m’ancre et me situe, et qu’elle me parle d’une certaine façon de filiation, et tu sais combien c’est un sujet sensible chez moi.</p>		<p>Après le récit de Patrick, je regarde cette peinture avec plus d’attention : tout en hauteur, elle est essentiellement noire, un noir percé de blanc dans lequel se dessine un visage de femme. Cette femme paraît soucieuse et triste, je vois une coulée de larmes sur sa joue, pourtant elle semble déterminée. Sa chevelure épaisse la voile et semble la protéger du noir qui l’entoure. Sur le rebord de la cheminée, aux pieds de la peinture, se trouve une maquette de l’<i>Opéra Noir</i> des artistes Berdaguer et Péjus. L’œuvre a été édifiée en 2013 au dos de l’opéra de Marseille, Monique et Jean ont contribué à son financement. Dans cette composition, le pavillon tirerait ses formes ondoyantes des larmes de la femme en noir.</p> <p>La lune apparaît au-dessus d’une façade et chemine un bout de ciel.</p>



La chapelle

- Jean, si nous parlions de la chapelle?
- Avec Monique, nous avons voulu aménager les toilettes comme une chapelle. Le fait qu'elles se trouvent dans une tour accolée à la façade côté cour de l'immeuble leur donne un statut architectural à part. La tour se dresse sur les cinq étages et, d'un style victorien, elle est forcément postérieure à la construction du bâtiment. Sa construction est directement liée à l'arrivée de l'eau courante par le canal de Marseille au milieu du XIX^e siècle. Comme nous sommes au rez-de-terrasse, la *cabine de toilettes* initialement à l'extérieur a été intégrée à l'appartement et se trouve aujourd'hui dans le prolongement de la cuisine. Je l'ai baptisé d'une façon humoristique *la chapelle* pour son fenestron néogothique au-dessus de la porte. Nous avons décoré cet endroit comme un autel avec des images et des objets rapportés de nos voyages : Afrique du Sud, Inde, Népal, Italie, Mexique, tous les saints y sont honorés, mais il y a aussi des phrases des surréalistes ou le portrait de Frida Kahlo. Le lavabo en pierre sculptée à l'entrée est parfait pour faire mes ablutions!

L'eau courante arrive de la Durance à Marseille le 19 novembre 1849 au plateau Longchamp sur lequel l'architecte Henri-Jacques Espérandieu réalisa en 1862 un château d'eau.



<p><i>Je lutte des classes</i> Gérard Paris-Clavel autocollant offset 15 x 21 cm 2010</p>	<p>Pointes de flèches en silex trouvées en Provence 28 x 23 cm</p>	<p>3 images imprimées: Emiliano Zapata Notre-Dame de Guadalupe, Frida Kahlo, Mexique, 2003</p>	<p><i>Lizards</i> M. Whilt, diptyque lithographie 33/100 32 x 37 cm, 1989</p>
---	--	--	---



<p>Bouddha en terre cuite Inde, 12,5 x 9 cm janvier/février 1999</p>		<p>Calebasse occasionnellement porte-encens diamètre 11 cm</p>	
--	--	--	--



The Lobby
Daniel Humair, monotype
77 x 57 cm, 1987

La petite maison

Trois pièces se trouvent séparées de l'appartement par la terrasse. Jean appelle ces dépendances *la petite maison*. C'est ici que je loge. Je choisis la chambre du fond parce qu'elle est plus près du point de vue sur la mer et plus loin de la salle d'eau.

Une fois les lumières dans l'appartement éteintes, j'y poursuis l'écriture de mes notes.

6 août 2020

Un post sur Facebook du Collège international de philosophie annonce la mort de Bernard Stiegler. Il est tard, Jean s'est retiré dans sa chambre, dehors pulse la fête. Je relis plusieurs fois l'annonce, ne pouvant y croire. Plutôt qu'un visage, je vois l'énergie de cet homme, j'entends sa voix, souvent insistante et alarmante, analysant les mouvements que traverse notre société.

Je promène mon regard sur les images de la chambre, aucune ne l'arrête. Jean dit que les œuvres dans la petite maison sont celles qu'il éloigne de son quotidien, qu'elles sont pour les amis qui y dorment.

Peintures, photographies de famille et tentures couvrent les murs, ici j'ai le sentiment de rentrer dans l'univers de Monique. Dans l'appartement, les œuvres incitent à la parole, au partage des expériences, elles attisent l'amitié et parfois font naître des projets; elles sont le centre des lieux, cela ne fait aucun doute. Dans la petite maison, c'est différent: les œuvres ont un rôle plus discret, elles sont disposées pour et autour des visiteurs qui y logent. Je ne vois pas une œuvre en particulier, mais un ensemble qui serait une partie intégrante du mur, à la fois rassurant et insignifiant.

Dans une peinture panoramique d'un brun foncé au-dessus du lit, un signe noir brillant en occupe le centre. Je reconnais une parenté avec les formes appliquées par Giuseppe Caccavale sur les portraits d'Antonello da Messina. L'artiste a offert cette œuvre à Guillemette lors d'une visite dans son atelier.



Sans titre, Jaber
acrylique sur papier
32 x 24 cm, 1991

Flensted, mobile à suspendre, design suédois
fil de fer et bois, environ 60 x 60 cm
début des années 2000

Spirit, Mr Post alias Alexandre Diot
bois gravé, 59 x 40 cm, 2018



Sans titre
Giuseppe Caccavale
encre de Chine
et huile sur toile
59 x 145 cm, 1991

Assemblage
de photographies de famille
fin des années 1990

<p>Je pense à la vénération de Jean et de Giuseppe pour le quattrocento et je me demande quelles couleurs le caractérisent? Elles pourront venir teinter les textes des différentes pages et la couverture. Le bleu? Certains rouges terreux? Je cherche dans plusieurs sources : le bleu outremer arrive à Venise par l'Orient au XII^e siècle. Bien que très onéreux, ce pigment à base de lapis lazuli est très prisé des peintres de la Renaissance pour son intensité et sa stabilité. Puis au XIII^e siècle la gamme des rouges s'étend notamment avec la fabrication de couleurs synthétiques, mais aussi par la découverte de nouveaux colorants à base animale venant des Indes et de l'Amérique: orange-rouge vermillon, Dragons Blood, le Vénitien rouge, l'oxyde rouge au ton bleuté. Trois colorants verts dominent la palette de la Renaissance : le Verdigris, un bleu-vert synthétique, le Green Earth, un pigment naturel, également appelé Terre Verte ou Verona Green, puis le malachite, un pigment minéral vert vif connu également sous le nom de Verdeazzurro.</p> <p>Un nouveau pigment jaune, connu sous le nom de Gamboge, est apparu à la fin de la Renaissance. C'était un jaune brillant et transparent qui devait rester populaire jusqu'au XX^e siècle. Dérivé du mot <i>Cambodia</i>, le Gamboge était une résine tirée du mangoustanier.</p> <p>Je me demande si les peintres de Provence ont bénéficié de l'arrivée des pigments exotiques au port de Marseille pour expérimenter des nouvelles palettes au fil des découvertes et des explorations.</p>						
<p>L'ambiance de fête du cours Julien ne décroît pas et il faut être un peu sourd pour habiter cet appartement. Pour l'heure les bruits m'enchantent, j'apprécie cette vitalité nocturne. Demain, nous irons dans la bibliothèque.</p>						
<p>Le blog le plus complet sur les pigments de la Renaissance https://fr.gallerix.ru/pedia/artist-paints--renaissance-colour-palette</p>				<p>Encadrement de porte textile et mica Rajasthan, 1974</p>	<p>Fenêtre Suzanne Hetzel photographie, 120 x 120 cm 1999</p>	



La bibliothèque

Je rencontre Jean-Michel Lemoine dans la bibliothèque. Il vient donner des soins aux Klépal depuis 2004. D'abord à Jean, puis à partir de 2009 pour accompagner Monique malade jusqu'à son décès. Aujourd'hui c'est à nouveau à Jean qu'il consacre ses visites quotidiennes.

« Je perçois l'appartement comme un tout qui relève de la personnalité de son occupant. Je ne regarde pas les choses en détail, je vois seulement les tableaux du couloir et de la chambre, le reste, je n'y fais pas attention. Je ne vais jamais dans le salon par exemple, il n'est pas sur mon chemin entre la chambre et la cuisine où je prépare les médicaments.

Je suis plus dans les livres, je partage cette passion pour la littérature avec Jean Klépal, nous échangeons sur nos lectures, parfois nous nous prêtons des ouvrages.

Dans la chambre oui, je regarde les peintures, peut-être parce que plusieurs sont très grandes, peut-être parce que j'y passe du temps et que je les connais mieux. Celle que je préfère, c'est la noire au-dessus du lit: d'abord parce qu'elle est en trois dimensions, puis elle raconte une histoire avec les trois montgolfières, les trois corps nus et le nuage. Cette association me plaît. »

J'attire l'attention de Jean-Michel vers une photographie posée au sol de la bibliothèque: un homme dans un vêtement-nuage en tulle bleu, seul son visage fardé est dégagé. Il est photographié dans une ruelle étroite à Venise.

– Ah non, je n'avais jamais remarqué cette photo. Mais je connais cet homme, c'est Dominique Bernard! C'est un personnage fameux à Venise, tous les habitués du carnaval le connaissent pour ses costumes extraordinaires. Il est mort. Je crois que j'ai une photo de lui sur mon téléphone. Regarde, il est là, c'est le même, on le reconnaît bien. Je me souviens de l'avoir croisé à plusieurs soirées. Il était très beau. Regarde celle-ci, tu reconnais peut-être des gens dessus, ils faisaient partie de la bande de l'époque. »

Composition naturelle n° 26

Jean-Michel Bossini
dessin, pierre noire
sur papier, 32 x 25 cm
1996

Carnaval de Venise

Jean Klépal
photographie couleur
marouflée sur bois
70 x 48,5 cm, 1986

Je tente d'identifier les trois visages maquillés devant un palais vénitien sur une photographie surexposée. Je n'y vois rien, mais je suis bouleversée parce que Jean-Michel a des photographies du carnaval de Venise d'il y a plus de trente ans sur lui, et qu'il les trouve instantanément.

Il est temps de dire que j'ai rencontré Jean-Michel Lemoine vers le milieu des années 80 pendant mes années d'études aux Beaux-Arts de Marseille. Nous étions toute une bande à nous retrouver pour des soirées chez mon voisin et camarade de promotion. Jean-Michel était déjà infirmier, mais je ne connaissais pas sa passion pour le carnaval de Venise. J'ai quitté les Beaux-Arts et cet appartement en 1990 et je les ai tous perdus de vue.

Le lendemain, Jean-Michel me tend une clé USB :
« J'ai apporté d'autres images, un photographe nous les envoie à chaque retour de Venise. »

Je suis impressionnée par la pléthore d'images que Jean-Michel emporte avec lui. Ne les porte-t-il pas comme un vêtement invisible en attendant le renouveau de la fête, de nouvelles peaux à remplir, à raviver ? Serait-il à jamais empli de fêtes, du plaisir d'être quelqu'un d'autre, partant malles pleines dans cette ville d'Italie où le temps semble plus épais qu'ailleurs ?

Je regarde les photos, les sourires de Jean-Michel et de sa femme sont radieux.

Dans cet espace un peu saturé, Jean prend le rôle du guide :
« Nous sommes dans LA bibliothèque. Je dis LA bibliothèque parce qu'ici se réunissent les éléments qui me fondent, ici se trouvent les racines. La réserve a aussi cette fonction, mais contrairement à la bibliothèque, elle n'est pas vivante.

C'est la pièce qui contient le plus grand nombre de livres, de documents, d'œuvres d'art et d'objets. Je les considère comme un ensemble où les traces de mon histoire se retrouvent.

Tout en haut, une rangée de livres anciens avec leur reliure de cuir. Il s'agit d'un héritage. Je trouve très difficile de se défaire d'un livre. Plus loin, tu vois six livres d'artistes : ce sont les six premiers numéros du journal *La Fabrique* dans des coffrets réalisés par des artistes. Ta participation à la revue est plutôt arrivée vers la fin de cette aventure. J'ai arrêté l'édition peu après notre arrivée à Marseille.

Plus bas, devant les livres, une petite peinture de la série des « Prétéxtas » de Mario Prassinis. Tu sais, j'ai une assez longue histoire avec l'œuvre de cet artiste, bien que je ne l'aie pas connu. Après sa mort en 1985, son épouse Yo Prassinis gérait la Donation à Saint-Rémy-de-Provence.

Un jour, elle est venue à Castellet me demander un coup de main dans l'administration de la Fondation, c'était en 1992. J'ai accepté et organisé avec beaucoup d'enthousiasme de nombreuses rencontres, débats, des expositions ou encore des visites de son atelier à Eygalières. C'était une période très féconde et j'ai investi pas loin de 10 ans pour faire connaître davantage l'œuvre de Mario Prassinis.

Là au-dessus de la porte se trouve un dessin de lui à l'encre de Chine.

Regarde le festival de couleurs face aux livres ! Cette peinture d'Olivier Huard n'est pas là depuis longtemps. J'ai eu un mal fou à trouver une œuvre pour ce mur. Certes, elle y est à l'étroit, en contre-jour, mais ça ne fait rien, je l'aime beaucoup à cette place. Elle m'évoque *La chute d'Icare* de Brueghel.

À gauche, nous avons un Gabriel Delprat, un Alain Nahum, un Andreas Rein acheté dans une galerie à Cologne, et que j'ai invité ensuite à exposer à la Galerie de la Gare. Sur la cheminée le petit tableau blanc d'Yves Jolivet, que je lui ai acheté dans son atelier à la Pointe-Rouge en 1992.

En face nous retrouvons Ignasi Sumoy, c'est la première peinture que je lui ai achetée, et vraiment, je ne m'en lasse pas !

En bas par terre, une photo d'un homme-lune que j'ai prise lors du carnaval de Venise en 1986. J'aime dans cette image le contraste entre cette espèce de vêtement-buisson bleu et le mur en briques rouges derrière. »



La chute d'Icare, Pieter Bruegel l'Ancien, 73,5 x 112 cm env. 1558, l'original a disparu, il existe deux copies à Bruxelles : Van Buuren Museum, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

La Fabrique, Journal d'artiste à parution aléatoire créé et dirigé par Jean Klépal de 1993 à 2005





Proprotextat
 © Mario Prassinos
 acrylique sur toile
 24 x 19 cm, EYG 73-27
 23 juillet 73

Paris Gare du Nord
 série «Ombres suspendues»
 Alain Nahum
 tirage pigmentaire
 sur FineArt Hahnemühle
 45 x 60 cm, 2008

Portraits II, Les Giotto
de la maison jaune
 Gabriel Delprat
 acrylique sur papier
 65 x 50 cm, 2015

Sans titre, Yves Jolivet
 technique mixte, 27 x 16 cm, 1992

Begrenzung
 Andreas Rein
 huile et acrylique
 44 x 55 cm, 1990

Intérieur
 Gérard Depralon
 technique mixte
 33 x 45 cm, 1993



Paysage,
Olivier Huard
acrylique sur toile
130 x 90 cm, 2016

Arche de Noé
Bruno d'Abrigeon
gravure sur tôle, E.A.
21,5 x 19 cm, 1996

Sans titre
Ignasi Sumoy
acrylique sur toile
92 x 73 cm
1987

Un autre jour, je retrouve Alma dans la bibliothèque. Pour désigner la pièce dans laquelle elle aimerait discuter avec moi, elle n'hésite pas une seconde :

« J'adore le salon, mais je n'aime pas y être toute seule. Quand j'étais petite, j'avais très peur de la statue africaine, de sa tête bizarre. Maintenant je n'ai plus peur, mais l'inquiétude est toujours là.

Depuis six mois, j'adore, mais j'adore tout ce qui a à voir avec le Moyen Âge. Je lis plein de livres, je m'identifie avec les personnages et je vis leurs histoires. C'est pour ça que j'aime le plafond avec les anges dans le salon et la peinture de la *Dame Bleue*. J'aime la tour blanche avec les personnages dessinés dessus, je la trouve drôle. J'imagine la tour de Pise. Elle est aussi l'œuvre préférée de ma mère ; c'est peut-être pour ça que je l'aime. Nous avons passé beaucoup de temps dans le salon quand j'étais petite.

600 pastilles noires
David A. Carter
Éditions Gallimard Jeunesse
2008



Mais ma pièce préférée est la bibliothèque. J'adore entrer dans cette pièce et trouver tous ces livres. Bien sûr que je n'en ai lu aucun, mais ça ne fait rien. Ah si ! J'ai regardé celui-ci : les *600 points noirs*, tu vois, il faut compter tous les points noirs sur les pages. Je ne suis jamais allée jusqu'au bout, mais il y en a 600.

Devant la cheminée il y a toujours mon bureau d'enfant où je venais souvent dessiner. Dans le coin près de la fenêtre, se trouve la valise-à-déguiser. Alors là, c'est le trésor. Je jouais à me déguiser avec ma grand-mère, on a passé des heures, on riait comme des folles. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs d'elle, mais je me souviens d'elle déguisée. »

Nous regardons les œuvres dans la bibliothèque, je suis étonnée de la facilité et de la légèreté avec laquelle Alma en parle. Elles semblent l'amuser, parfois l'effrayer, mais toujours l'attirer dans un monde désirable.

« J'adore la photo là-haut (Alain Nahum) : le reflet des personnes donne l'impression qu'elles s'envolent. Elles regardent l'avenir, elles ne sont plus sur place. Une fois leur reflet dépassé, elles deviennent plus grandes. »

Nous discutons d'une œuvre qu'elle aimerait avoir chez elle si c'était possible d'un coup de baguette magique. Elle demande à réfléchir car il y en a trop !

Le lendemain, elle me conduit au salon : « Voilà, je choisis elle (la maquette de l'*Opéra Noir* de Berdaguer et Péjus). Je mettrais un collier sur le toit et des bracelets tout autour. Bon, je sais qu'une œuvre d'art n'est pas censée faire étagère.

Sinon, la tour bien sûr, mais je sais que ma mère la choisirait aussi, et une autre dans le couloir, viens, je te montre : elle, je l'aime bien. J'ai l'impression que la fleur (Denis Brihat) est une robe avec des manches qui dansent. Dans la chambre de Grand-Père j'aime cette aquarelle (Alain Sagault), elle est simple et j'aime les couleurs claires : je vois une dune, la mer, le ciel, mais ça peut être plein d'autres choses. »



Orchidée, Denis Brihat
tirage argentique et légère
sulfuration, tirée à 6
40 x 50 cm, 1987



PAB (Pierre-André Benoit), Dans une nuit d'hostilité
Pierre Alechinsky, lithographie tirage 41/99
60 x 40 cm, 1990
copyright l'artiste et Galerie Lelong & Co.



Alpilles, © Mario Prassinos
encre de Chine sur papier
48 x 63 cm, vers 1957



Le couloir

Jean poursuit :

« Avant d'aller dans le couloir, j'attire ton attention sur une œuvre qui pour moi évoque magnifiquement le pouvoir de la poésie. Il s'agit d'une lithographie de Pierre Alechinsky, que j'ai acquise dans une librairie de Bonnieux qui s'était installée à côté de la galerie. Elle dialogue avec une autre lithographie, derrière la porte, d'Alechinsky aussi : ensemble elles accompagnent parfaitement le passage entre la bibliothèque et le couloir. »

La lithographie est encadrée et posée par terre à l'angle de la porte. Je vois une succession de rectangles – peut-être les pages d'un manuscrit ? – un texte les parcourt et occupe le premier plan :

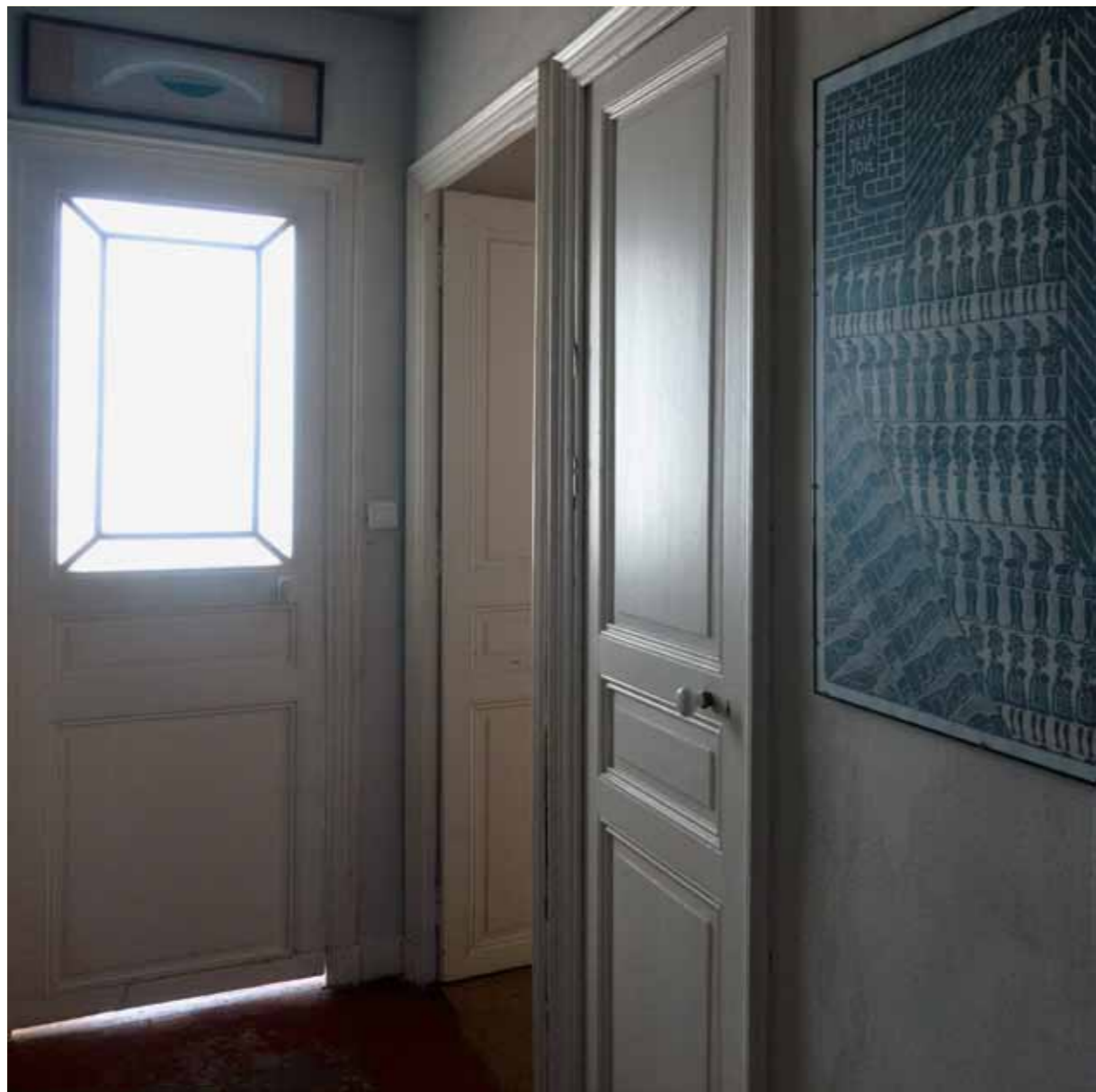
*Dans une nuit d'hostilité
Remplie du bruit de nos pensées
Les tas de mots que l'on délivre
Hors des tombeaux que sont les livres
Veulent encore un peu servir
Car puis [sic] l'aurore les fera fuir
Pour raconter tant mal que bien
Un petit rien à deviner*

La deuxième lithographie ouvre la galerie d'œuvres dans le couloir. Elle réunit quatre dessins sur des plans d'arrondissements de Paris. Des figures fantastiques y sont dessinées ; elles se contorsionnent à l'intérieur de la structure urbaine.

La première lithographie au sol prolonge peut-être cette envie, qu'ont certains grands lecteurs, que les livres prennent entièrement possession de l'espace ; d'un espace en nous aussi. L'autre, accrochée au mur, légèrement en hauteur, montre des corps dans les couloirs de nos villes.



Quatre arrondissements
Pierre Alechinsky, lithographie
tirage 55/99, 50 x 65 cm
Paris Maeght éditeur, 1982



En face de cette agitation urbaine se trouvent deux Paysages de Jean-Pierre Sudre, une forme de cartographie plutôt contemplative. Je trouve étonnant que le photographe ait lié la technique du mordantage, plutôt réservée au tissu ou au bois, à la photographie. Il semble avoir cherché la construction de paysages qui ne s'appuie sur aucun référent : je vois plusieurs dunes de sable sous un ciel de crépuscule. D'une couleur brune sur papier blanc, les images ne résonnent pas avec mes paysages intérieurs, fussent-ils de rêve.

Jean se souvient du photographe : « C'était un homme remarquable, il aimait les échanges d'idées, des énergies neuves. Il était toujours tiré à quatre épingles, avec un humour ravageur et un esprit vif-argent. Je n'ai pas le souvenir d'avoir acheté ces deux images, je pense qu'il me les a offertes. »

Les dunes sont suivies de deux fleurs blanches et gracieuses sur fond noir : elles sont photographiées par Denis Brihat. Je leur trouve un air oriental. Elles m'apparaissent comme l'image en négatif de la tulipe noire dans la cuisine. Le photographe voit dans les fleurs une allure de danseuse – avec une robe et des manches qui dansent comme le dit Alma.

« J'avais aussi un poireau, beau comme une colonne torsadée de l'abbaye de Sénanque, que j'ai offert à une des mes petites-filles.

La fleur à droite qui ressemble à une danseuse aux jupons volants s'associe à merveille à la petite pièce de Raoul Hébréard au-dessus de la porte de la salle de bains : un arc blanc se jetant au-dessus d'un carré noir. Sa place est vraiment là et nulle part ailleurs. »

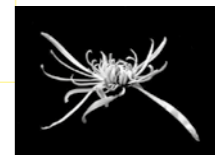
Entre la jupe et l'arc est placé *L'automne*. Je me souviens de cette peinture de Serge Plagnol accrochée dans l'alcôve pendant plusieurs années, jusqu'au jour où la grande peinture *Notre-Dame des Fleurs* est arrivée. *L'automne* a été immédiatement détrôné et comme Jean l'aime beaucoup, il l'a mise ici pour la simple raison qu'il la voit depuis son lit.



Paysage matériographique
Jean-Pierre Sudre
noir & blanc, viré en brun
mordancé, tirage 1/2
18,5 x 31,5 cm, Lacoste
1974



Soleil, Jean-Pierre Sudre
noir & blanc, mordancé
tirage 3/4
15,5 x 24,5 cm, 1977



Chrysanthème, Denis Brihat
tirage argentique enrichi
d'une sulfuration, tirée à 6
40 x 50 cm, 1984

Sans titre X

Raoul Hébréard

papier kraft, carré noir

pastel, papier calque

20 x 90 cm, non daté

Rue de la joie

François Monchâtre

encre sur papier

80 x 60 cm

non daté



Automne, Serge Plagnol
huile sur toile
162 x 130 cm, 1991

Aquarelle, Mark Alsterlind
faire-part de naissance
de sa fille en juillet 2007
à Beaucaire, 28 x 15 cm

La chambre

Je ne viens que rarement dans la chambre de Jean et je n'ai jamais pris le temps de regarder les œuvres. Nous nous y donnons rendez-vous pour en parler. Mon regard est attiré par une chemise en soie dorée suspendue au fauteuil. Le mobilier, les livres, les objets, tout est organisé autour du lit. Je m'assois dos à la fenêtre et me trouve face à la peinture noire et jaune évoquée par Patrick sur la terrasse. Jean remarque mon attention et raconte :

« Il s'agit d'une vue d'atelier avec en premier plan un pot rempli de pin- ceaux, puis un rideau jaune à l'arrière, très théâtralisé. Quand j'ai vu cette peinture dans l'atelier, j'ai su immédiatement qu'elle était pour moi. Le peintre venait de la terminer, elle n'était pas encore sèche. Il m'a fait remarquer qu'elle portait un signe en forme de V, et que son fils s'appelle Vivien.

J'en apprécie la sobriété et la façon dont cette peinture est construite : on perçoit un fond dans des tons jaunes et rouges, puis recouvert de noir rappelant une pluie de suie. Puis, viennent les lignes du pot gravées d'un manche de pinceau sur la couche de noir. C'est l'écartement du noir sur un fond peint qui laisse émerger le sujet, toute une histoire de l'acte de peindre! »

Jean a écrit sur cette œuvre :

À l'évidence, cette œuvre est nourrie d'une superposition de couches colorées : sous la peau de la toile toute une vie organique dissimulée. Biologie d'une peinture qui palpite. (...) Par les incisions pratiquées s'écrit le corps physiologique de l'œuvre, comme les scarifications sur le corps physique. Cette peinture nous parle de nous, de nos secrets, de nos blessures, de nos pudeurs. Elle est connivente. »

(p. 41, *Secrets d'alcôve*, Éditions Area, 2013)

Je ne vois ni pincesaux ni rideau. Peut-être parce que je l'associe aux autres toiles du peintre dans l'appartement, je la mets du côté des jardins en Provence. Je vois une plante en pot sur fond de cyprès dressés dans du jaune.



<p>De la série «Papiers de nuit» Alain Nahum tirage pigmentaire carte postale 15 x 10,5 cm, 2010</p>	<p>Sans titre, Serge Plagnol huile sur toile 162 x 130 cm, 1991</p>		<p><i>Paysage avec moutons</i> Éric Rolland Bellagamba pastel sec sur papier Arche 65 x 32,4 cm, 2012</p>	<p><i>Nomade</i> Éric Rolland Bellagamba acrylique sur papier crottin d'éléphant 29 x 20,5 cm, 2016</p>	<p><i>Pour léger recouvrement</i> N° 10 Magali Latil découpe et enduit sur papier 28 x 14 cm, 2008</p>
--	---	--	---	---	--

D'ici je me remémore la chambre de Jean et de Monique à Castellet. Je la revois, ample et lumineuse. Je me souviens d'y avoir pris Monique en photo devant une glace qui se trouvait adossée au mur. Je revois cette scène triangulaire – le miroir interposé entre nous – et je ressens encore sa gêne devant l'appareil, devant le futur spectateur, devant le miroir.

Monique a ensuite étalé une robe rose sur le lit. Je revois la robe couvrant la totalité du lit, elle ressemblait à un immense pétale de fleur. Je l'ai photographiée.

À quelques mètres de la fenêtre se dressait le mur d'une vieille bâtisse, une fenêtre fermée, des volets en bois à l'abandon : plusieurs lattes manquantes, d'autres sur le point de tomber du cadre. J'étais attirée par cette vue, elle me tirait vers un conte où se passeraient des événements que les hommes ne peuvent pas s'expliquer.

La photographie de cette vue par la fenêtre se trouve aujourd'hui dans la salle de bains de la *petite maison*. Avec le temps, l'humidité de la douche s'en est prise aux couleurs d'origine pour y poser un voile. Tout comme la photo du bras dans la cuisine, cette vue finira par se fondre dans un bain de rose.

Jean me parle des œuvres voisines : deux peintures de l'Arlésien Éric Rolland, une petite découpe en papier blanc de Magali Latif, offerte lors d'une fête d'anniversaire, un Jean-Jacques Condom dont l'or sur la toile me reconduit à la chemise qui brille encore intensément. J'apprécie la sérénité d'un grand dessin à l'encre de Chine de Denys Fine : un paysage ample et délicat construit au moyen de milliers de cercles minuscules plus ou moins accolés.

« J'ai découvert le travail de Denys Fine à la galerie Martagon à Malaucène et par la suite je l'ai invité à exposer chez nous à Castellet. Il habite dans les Alpes-de-Haute-Provence et nous continuons de nous faire signe de temps à autre. Ce dessin évoque les gorges du Verdon. »

Sans titre, Denys Fine
dessin à l'encre de Chine, 113 x 150 cm, env. 1990





Sur l'épaule du jour
Alain Sagault, aquarelle
30,5 x 45,5 cm, 2017

La Promenade, © Man Ray
estampe, édition 120/130
Éditions Pic, 1970

L'aquarelle à droite de la fenêtre est d'Alain Sagault. Souvenons-nous qu'Alma y voit une dune, la mer, le ciel, mais qu'elle n'exclut pas que l'on puisse y voir tout autre chose. Elle retient la douceur des teintes. Cette aquarelle a été peinte autour de Wissant sur la côte d'Opale, un endroit où le peintre séjourne plusieurs fois par an.

Une amitié féconde lie les deux hommes ; Jean écrit régulièrement sur les aquarelles d'Alain.

« Tu sais que nous avons fait sept ou huit livres ensemble et un nouveau est en préparation. Alain est venu frapper à notre porte en 93 ou 94 avec un dossier sous le bras. Qui pensait que cela allait durer 30 ans ? Et avec quelle densité !

Sur la commode là-bas, tu trouves une estampe de Man Ray achetée à la galerie Chave à Vence. Elle date de 1920. Je trouve son onirisme surprenant et elle a tout à fait sa place dans une chambre à coucher.

Dans le renfoncement, une toile de Giuseppe Caccavale fait écho à la verte dans la cuisine et à la brune dans la chambre d'amis. Toutes trois datent de la fin des années 80, époque où l'artiste composait avec des formes prélevées dans les étoffes de la Pré-Renaissance italienne.

Je l'ai achetée lors d'une visite d'atelier à Fox-Amphoux dans le Haut-Var. Il y louait la maison où Bram van Velde avait séjourné en 1958.

Nous partageons une profonde passion pour la période de la Pré-Renaissance italienne, ce moment où la peinture commence à sortir de l'icône : où l'on commence à voir des fenêtres, des paysages, de la perspective. Dans ce mouvement, la peinture quitte le mur et va dans l'espace, puis à la rencontre du spectateur. »



Nature morte, Pompéi
 Anne Mader
 huile sur papier
 maroufflé sur toile
 80 x 80 cm, 2009



Sans titre
 Mark Alsterlind,
 acrylique sur fond
 de caissette bois
 33 x 24 cm
 non daté

Sans titre, Serge Plagnol
 aquarelle, 24 x 31 cm
 décembre 1992



GP, Alma Castan-Klépal
encre sur papier
44 x 32 cm, 23/06/2015

Trumeau
style XVIII^e siècle
155 x 38 cm

Enfin, la peinture de Gilles Traquini, qui par son grand format joue le rôle de tête de lit. C'est elle que l'on voit en premier quand on entre dans la chambre. Cette peinture est arrivée dans la collection en 1990, suite à la participation de l'artiste à une exposition collective à la Galerie de la Gare.

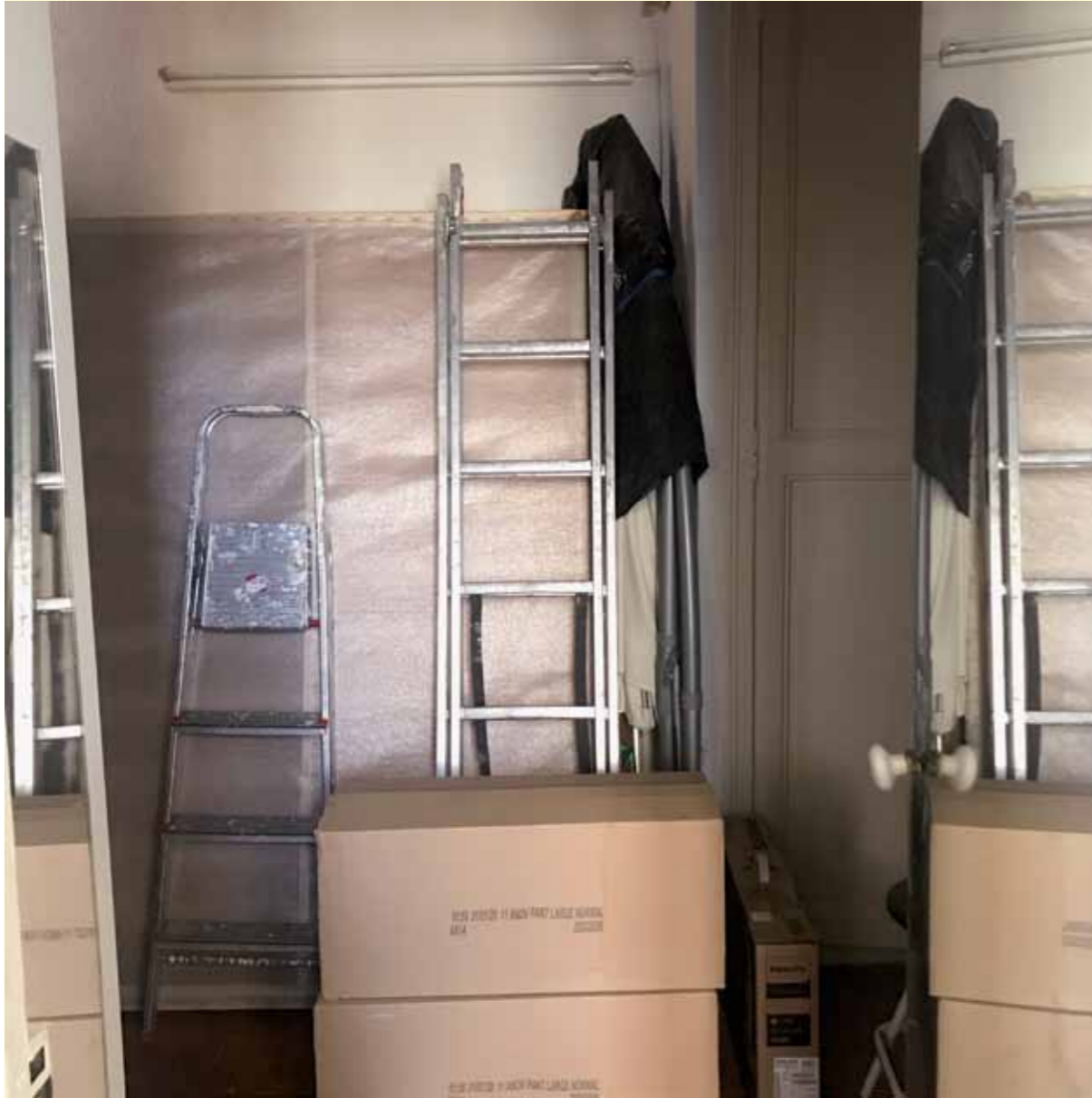
Deux visiteurs de l'appartement l'ont précédemment évoquée comme une œuvre qu'ils retiennent et qui les incite à réfléchir. Les symboles peints invitent aux récits.

Jean a depuis toujours lié les récits et l'écriture aux œuvres d'art : « Voir les œuvres aux murs et vivre avec elles au quotidien entretient chez moi un besoin d'écrire sur l'art. Je crois que l'écriture sur ce que je perçois des œuvres est une façon de palier mon impuissance à être moi-même artiste. J'éprouve un puissant sentiment de sacralité face à l'art, et je n'ai pas osé y toucher. Les visites d'ateliers, les rencontres organisées, les expositions et les nombreuses acquisitions sont une forme d'aveu d'impuissance face à mon propre élan de création. Écrire était la façon la plus proche que j'ai trouvée pour me sentir un des leurs. Ce sont les artistes qui m'ont encouragé à écrire sur leur travail et ça me rassurait qu'ils reconnaissent quelque chose de leurs œuvres dans mes textes, qu'ils me considèrent comme un partenaire possible. Cela me plaçait au plus proche de l'art. »



Sans titre, Gilles Traquini
technique mixte, 170 x 200 cm, 1987/88





La réserve

Les deux peintures centrales sur le mur à l'est sont séparées par une porte-miroir. Une forte lumière et le reflet d'un olivier en pot s'y projettent depuis la terrasse. La poignée en céramique blanche permet de franchir le miroir : nous quittons la chambre.

« Ouvre, on va voir ! »

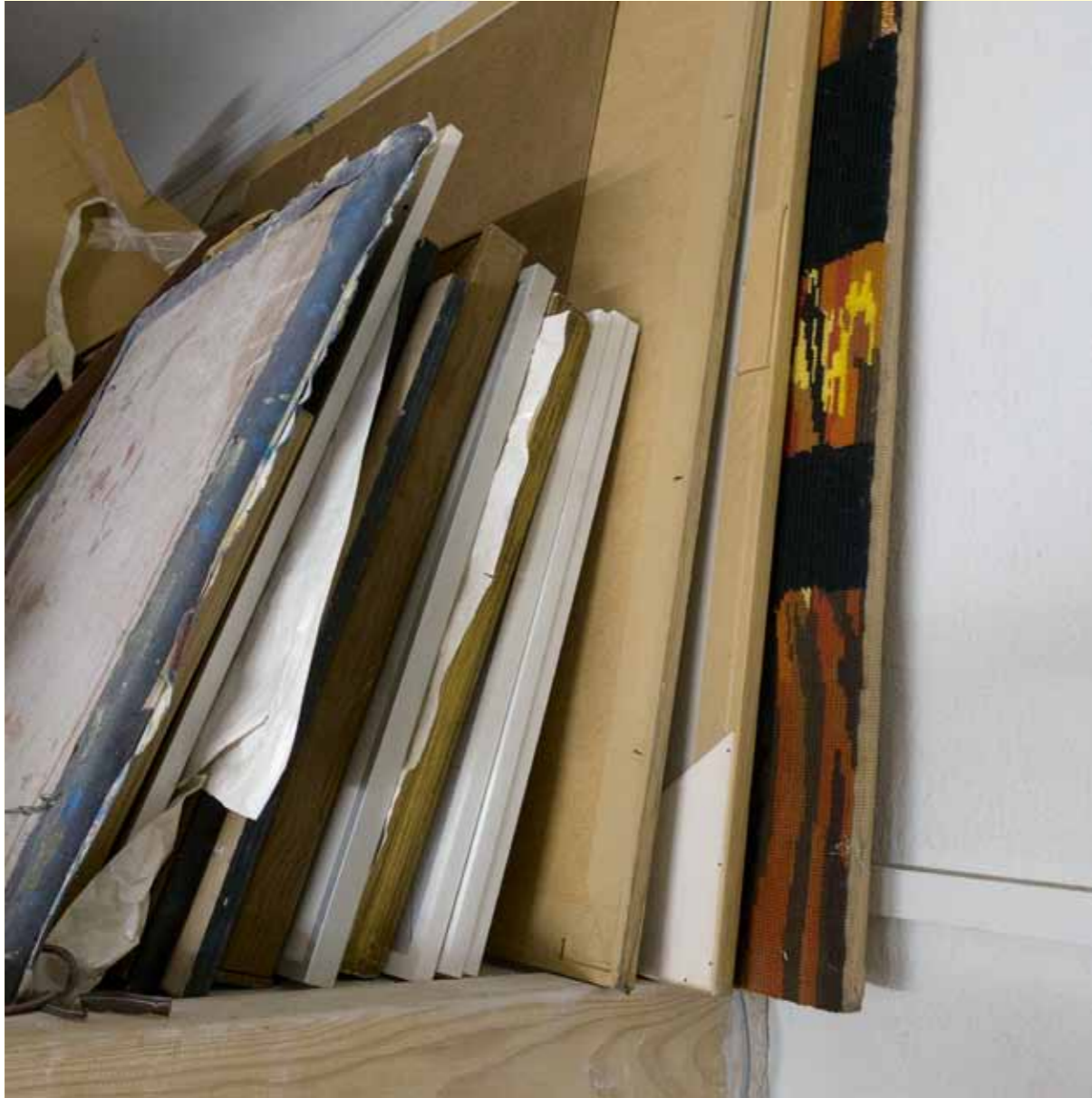
Je l'appelle *la réserve* parce que c'est là que j'entrepose les choses : des éditions, des œuvres, des valises, des vêtements. Sur la mezzanine se trouvent les peintures qui n'ont pas trouvé leur place dans l'appartement ou qui ont été au mur un temps, puis décrochées, et qui m'intéressent moins aujourd'hui. J'ai chacune d'elles en mémoire, elles font partie de l'ensemble bien qu'elles restent invisibles pour le visiteur. Il doit y en avoir une centaine, c'est plein, c'est plein dans les cartons. »

Plusieurs cartons à dessins déformés par leur contenu sont serrés contre des images protégées par du papier bulle, un drap ou encore une housse en plastique. Certains cadres laissent apparaître leur bois. Je ne peux pas voir jusqu'au fond de la mezzanine, la lumière y est faible et pour monter, il faudrait d'abord dégager l'échelle. Toute recherche d'une œuvre précise doit ressembler à une manœuvre délicate et acrobatique.

En effet, beaucoup de choses dans un espace où il y a tout juste la place pour un grand lit ! D'ailleurs, un sommier est debout contre le mur, deux échelles et une paire de tréteaux s'y adossent, un panier à linge est posé devant. Plusieurs œuvres sont glissées derrière le matelas, là aussi, impossible de les identifier sans déménager le tout.

Deux étagères en angle font office de penderie. Les vêtements sont rangés avec soin et il est facile d'y voir les gestes de Khadija : une pile de T-shirts, une de chemises, de pulls, des boîtes avec chaussettes, linges et écharpes, des pantalons et des vestes suspendus, et encore des chemises.

Je connais Jean habillé avec élégance, souvent avec chapeau et manteau ajusté au corps, des vestes en lin pour l'été, mais surtout avec de belles chemises : des étoffes choisies, souvent au motif bien dessiné, couleurs franches.



« Mes chemises sont une possibilité d'avoir des peaux différentes. Certaines ont été achetées au cours de voyages. Parfois, porter telle ou telle chemise peut avoir une influence considérable sur ma journée. Au moment où je l'endosse, elle m'embarque vers un ailleurs, en Inde ou en Italie par exemple. Un ailleurs qui vient se loger en moi et qui, certes fantasmé, est pourtant bien présent. S'installe alors un bien-être corporel, porté par une étrange lumière, au point que je ne sens plus mes handicaps. Je deviens léger, me sens en partance, oui, un côté juvénile prêt à de nouvelles expériences se pointe. Le vêtement a chez moi la puissance d'une formule magique. »

Depuis *la réserve*, je peux voir le fauteuil et la chemise d'or, elle illumine toute la chambre en cette fin de journée.



La quadrature du cercle
Alain Sagault
aquarelle, 23 x 31 cm
2014

La salle de bains

La porte de cette dernière pièce reste close aux visiteurs. Le propriétaire en dit : « Tout se trouve sur le rebord de la douche, rien n'est à ajouter, c'est absolument parfait. »

Une conque tibétaine, un pot en terre du Chili et un fossile de coquille Saint-Jacques y sont disposés. Les aquarelles au mur semblent prendre la lumière à leur compte et la collection de poteries sur l'armoire s'y trouve peut-être depuis la nuit des temps.

La porte vitrée est fermée, mais chaque fin d'après-midi, une intense lumière venue de la terrasse éclaire pendant quelques minutes le couloir.

Notre visite prend fin. Je vois cette ultime lumière comme la promesse de nouveaux espaces à visiter, à croire que derrière cette salle de bains, il y aura encore une multitude d'espaces tout aussi lumineux, tout autant porteurs d'art.

Juin 2020 à avril 2021



Poteries réalisées par
Monique et Jean Klépal
séjour aux Ouadhias
Kabylie, 1975

*Le jour où la scène
était le rideau*
Alain Sagault, aquarelle
10,5 x 24,5 cm, 2012

<u>Suzanne Hetzel</u>			<u>Jean Klépal</u>	
<p>Je suis née en 1961 à Siegen en Westphalie – 30 ans après Bernd Becher et 384 ans après Peter Paul Rubens. En 1984, je m’installe en France et quitte les Beaux-Arts de Marseille en 1990 avec un DNSEP en arts visuels et un post-diplôme.</p>			<p>Passionné d’art, épris de littérature, Jean Klépal est parvenu à exercer une double activité de galeriste et d’éditeur à l’approche de la fin de ses fonctions de conseil en relations humaines. Son épouse Monique l’a beaucoup accompagné dans ses aventures artistiques.</p>	
<p>La photographie devient mon médium privilégié pour des raisons de diffusion-circulation, de pratiques diversifiées et pour son ancrage dans une réalité immédiate. De projet en projet, j’explore notre façon d’habiter un lieu ou un territoire et les marques que celui-ci laisse en nous.</p> <p>Pour des expositions, je réunis photographies, objets, documents et éléments d’éclairage sous forme d’installations qui sont le résultat d’une réflexion sur la juste distance pour regarder autrement les objets de notre quotidien, et l’architecture qu’ils occupent. L’attention aux choses et aux espaces est le fil rouge de mon approche artistique.</p>			<p>Auteur de nombreux textes parus dans des revues et catalogues divers, il a créé et dirigé de 1993 à 2005 un Journal d’artiste à parution aléatoire, <i>La Fabrique</i>. Il signait éditoriaux et articles occasionnels. Depuis 2012, il publie sur son blog <i>Épistoles improbables</i> remarques, réflexions, parti-pris et jets de vapeur sur la vie qui va et ses détours.</p>	
<p>Bibliographie <i>Planter un palmier pour sa fille</i>, Éditions Centre Photographique Marseille, 2020. <i>Au troisième</i>, Éditions Musée Angladon, Avignon, 2017. <i>J’ai construit ma hutte dans le domaine des hommes</i>, Éditions Artothèque Antonin Artaud, Marseille, 2017. <i>7 saisons en Camargue</i>, Analogues, maison d’édition pour l’art contemporain, Arles, 2016. <i>La mémoire comme une passoire</i>, journal de résidence, Kosice, Slovaquie, 2014. <i>Faire la sieste pour chasser le noir</i>, dans <i>Prolongé d’un rien</i>, Quartier Créatif MP 2013 de Martine Derain à La Ciotat, Éditions Commune, 2013. <i>De fond en comble</i>, avec Max Charvolen, CIAC château de Carros, 2010. <i>Les Galeries Morvandelles</i>, les musées de Château-Chinon, Éditions Centre d’art Fernand-Léger, Pougues-les-Eaux, 2009. <i>Qu’allons-nous devenir?</i> Avec Jean-Pierre Ostende, dvd avec livret, Les Nouveaux Commanditaires, Bureau des Compétences et des Désirs, Marseille, 2009.</p>			<p>Co-auteur d’une dizaine de livres singuliers (livres d’artiste), il a notamment publié :</p> <p><i>Peindre à l’aquarelle – dialogue avec Alain Sagault</i>, Éditions A², HC, 2021. <i>Épistoles improbables</i> (petit abrégé 2012–2020), Éditions Gros Textes, 2021. <i>Nucléus</i> (avec des photographies d’Alain Nahum), Éditions Voix Richard Meier, 2020. <i>A caminar</i>, Éditions Gros Textes, 2019. <i>Gouttes de silence</i>, Éditions A², 2015. <i>Émergences</i>, Éditions Parenthèses, avec Alain Nahum, 2015. <i>Secrets d’alcôve</i>, Éditions Aréa, Descartes et C^{ie}, 2013. <i>Regarder la peinture</i> (avec A. Sagault), Éditions A², 2012. <i>Carnet indien</i>, Éditions Gros Textes, 2007.</p>	



Merci à

Jean Klépal pour sa fidélité et sa passion inépuisable pour l'art.
Guillemette Klépal pour son soutien amical et continu tout au long du projet.

Arnaud Bizalion, la Fondation Le Valdon sous l'égide de la Fondation de France sans lesquels le livre n'aurait pas vu le jour.

Vincent Perrottet pour son précieux et amical apport pour donner forme au livre.

Jean Schneider pour son soutien de tous les jours.

Merci à

Claude De Peretti, Patrick Verbauwen, Jean-Michel Lemoine, Khadija Latify, Alma Castan-Klépal pour leur disponibilité et leurs récits.

Merci aux artistes et à leurs ayants droit dont les œuvres sont mentionnées ou photographiées dans le livre :

Albert Giordan, Alain Diot, Ignasi Sumoy, Mr Post alias Alexandre Diot, Serge Plagnol, Sylvie Pic, Ionas, Giuseppe Caccavale, Alain Sagault, Pietro di Cristoforo Vannucci dit le Pérugin, Masolino da Panicale, Dario Caterina, Antonello da Massina, Jean-Jacques Ceccarelli, Robert Blanc, François Monchâtre, Jacques Marre, Christophe Berdaguer et Marie Péjus, Gabriel Delprat, Daniel Fauville, Jean-Antoine Watteau, Gérard Depralon, Denis Brihat, Alain Nahum, M. Whilt, Éric Rolland Bellagamba, Daniel Humair, Jaber, Jean-Michel Bossini, Pieter Brueghel l'Ancien, Mario Prassinis, Yves Jolivet, Andreas Rein, Olivier Huart, Bruno d'Abrigeon, Pierre Alechinsky, Jean-Pierre Sudre, Raoul Hébréard, Mark Alsterlind, Magali Latil, Jean-Jacques Condom, Denys Fine, Agnès Mader, Man Ray, Gilles Traquini.

Merci pour la relecture et les précieux conseils à

Jean Schneider, Joëlle Metzger, Gwenola Menou Analogues, édition pour l'art contemporain, Sido Perrottet, Jean-Christophe Garcia, Martine Derain.

Une pensée particulière pour Monique Klépal qui à travers les récits et les œuvres était présente tout au long de ce projet.

Nous avons fait notre possible
pour contacter les artistes ou leurs ayants droit
afin d'obtenir leur accord pour la reproduction
de leurs œuvres dans ce livre.
Si toutefois une œuvre avait été oubliée
au milieu du foisonnement artistique dans l'appartement,
nous vous demandons de bien vouloir
vous mettre en contact avec l'éditeur.

Révision, correction : Marie Amal
Photographeur : Terre Neuve, Arles
Impression : Deux-Ponts Manufacture d'Histoires, Grenoble
Typographies : Garamond et Letter Gothic 12 pitch BT
Papiers : Fedrigoni, Arena Natural Smooth, 300 gr et 120 gr
© pour le texte et les photographies : Suzanne Hetzel
© pour la présente édition : Arnaud Bizalion Éditeur Arles
editeur@arnaudbizalion.fr
www.arnaudbizalion.fr

Dépot légal juillet 2021
ISBN 978-2-36980-180-1
EAN 9782369801801

Par son soutien, la Fondation Le Valdou
a permis la réalisation de ce projet.

